

Abbe

Pa I P 1

# CAHIERS DES AMIS DE PANAÏT ISTRATI

Publication TRIMESTRIELLE

0397-488 x

# 17

MARS 1980



Les chardons  
du Baragan  
à  
France-Culture  
du 7 au 22 avril  
à 18h30



Le 2<sup>e</sup> Colloque  
PANAÏT ISTRATI  
de PARIS



LES AMIS DE PANAIT ISTRATI  
42, rue du Dr-Santy  
26000 Valence. Tél. 43.29.92

*à Paris*  
*Panaït Istrati écoutant*  
*Fredéric Lefèvre*  
*au l'interview sur la*  
*Russie ...*  
*au café P.B.*



France-Culture présentera

du lundi 7 Avril au Mardi 22 Avril 1980

(tous les jours à 18<sup>h</sup>30 - du lundi au vendredi

” LES/CHARDONS DU BARAGAN ”

d'après l'œuvre célèbre de Panaït ISTRATI

- Adaptation pour la Radio et Dialogues de Stéphane FRONTÈS.
- Musique originale et Chansons populaires roumaines harmonisées par Edgar COSMA
- Une Réalisation de Georges GODEBERT



**Yachar KEMAL**

**La légende  
des Mille Taureaux**

roman, traduit du turc par Munevver Andac

**Collection DU MONDE ENTIER**

**Gallimard**

# SOMMAIRE

( N° 12 )

|  |        |
|--|--------|
| ★ <u>Le 2ème Colloque Panaït Istrati - Paris III - 1980</u> .....                  | page 3 |
| <u>Emile Marciu</u> — Lettre de Panaït Istrati à Henri Barbusse .....              | 5      |
| ★ <u>Panaït Istrati</u> — Lettre à Constantin Weyer .....                          | 8      |
| Photographie José Jéhouda et Panaït Istrati .....                                  | 10     |
| ★ <u>Panaït Istrati</u> — Trois lettres à José Jéhouda .....                       | 11     |
| <u>Jean Texcier</u> — Mes rencontres avec P. Istrati .....                         | 13     |
| <u>Les Éditions «Spartacus»</u> .....  | 16     |
| ★ <u>Panaït Istrati</u> — Sur l'Humanité (1931) .....                              | 17     |
| ★ <u>Prof. Nicolas Mocioiu</u> — Les dernières années de P. Istrati à Braïla ..... | 19     |
| ★ <u>Panaït Istrati</u> — Contre la terreur dans les Balkans .....                 | 23     |
| <u>Daniel Lerault</u> — Correspondance J.R. Bloch - P. Istrati .....               | 27     |
| <u>Henri Courbis</u> — Notre Assemblée Générale du 12 janvier 1980 .....           | 37     |
| ★ <u>Ilinca Barthoil - Ionesco</u> — Le 1er colloque P.I. de Nice (1978) .....     | 39     |
| <u>Hubert Royet</u> — En Égypte, dans les pas d'Istrati .....                      | 41     |
| Photo de la tête de lion à Alexandrie .....  | 42     |
| ★ <u>Sylvie Knoerr</u> — Découverte d'un Réfractaire .....                         | 43     |
| <u>A. Talex</u> — Table des matières des « Cahiers » 1979 .....                    | 45     |
| Échos .....  | 47     |

Inauguration  
Samedi 19 avril  
1980  
24 ans de coléris  
Paris 8.

« Entre 1922 et 1930, dans cette maison, l'écrivain roumain, d'expression française,

**PANAÏT ISTRATI**

a écrit ses œuvres majeures de réputation mondiale : *Kyvo Kyralina*, *Codine*, *Oncle Anghel*, *Les Haidouks*, *Mikhaïl*, *Nerantzouls* ... »

Monique  
Jutrin-Klener

**Panaït Istrati**

**un chardon déraciné**

écrivain français, conteur roumain

( MASPERO )

Cette thèse de doctorat, de 300 pages, splendidement éditée, avec 8 photos, une bibliographie, peut vous être adressé directement (28 Francs France).

C. C. P. 30-122-94 - La SOURCE - 45

**ATTENTION**

**2ème COLLOQUE INTERNATIONAL**

**PANAÏ ISTRATI**

(Paris III - Nouvelle Sorbonne (Censier))

16 - 17 - 18 avril 1980

Les participants au 1er colloque international Panaï Istrati de l'automne 1978 à l'Université de Nice ont émis le vœu qu'un 2ème colloque se tienne à Paris en 1980, pour le 95ème anniversaire de la mort de Panaï Istrati.

Ce 2ème colloque, inscrit dans le cadre des accords culturels franco-roumains, nous permettra d'obtenir une participation d'universitaires roumains ayant publié dans leur pays des travaux de recherche sur notre écrivain.

**Thèmes du colloque :** Panaï Istrati et les écrivains français  
Panaï Istrati : un homme de notre temps

**Horaires  
du colloque :**

**10 h**

: Cérémonie d'ouverture.

Allocutions :

— M. Chouillet, Président PARI S-III

— M. Mermoz, Président A.P.I.

★ **16 avril**

**15 h - 18 h**

: Début des travaux. Présidence M. Cado, Professeur de l'U.E.R. de littérature française et composée.

★ **17 avril**

**9 h 30 - 12 h 30**

: Présidence M. Opréa

**15 h - 18 h**

: Présidence M. Juan Gorkin

★ **18 avril**

**9 h 30 - 12 h 30**

: Présidence M. Al. Talex

**15 h - 17 h**

: Présidence M. Mermoz

★ **19 avril**

**10 h 30**

: Inauguration de la plaque commémorative au 24, rue du Colisée.

**Communications :**

Pour permettre un bon déroulement de ce colloque, une large discussion, nous demandons que les communications se limitent à une vingtaine de pages. Elles doivent nous parvenir avant le 31 mars 1980. Une commission décidera préalablement de l'ordre des communications dans le cadre des journées du colloque.

D'ores et déjà, sont inscrits :

Nicolas Gheorghiu — Pages inédites de P. Istrati.

Dr. Al. Opréa — P. Istrati et les écrivains européens.

Al. Talex — Les derniers jours et la mort d'Istrati.

Barbu Emandi — L'humour dans l'œuvre d'Istrati.

Daniel Lerault — Marcel Martinet et Istrati.

Pierre Accard — L'influence des écrivains russes sur Istrati.

Dr. Matheescu — P. Istrati, militant ouvrier.

Pascale Loiseau — La première rencontre P. Istrati - R. Rolland

Maria Belciu — Paroles d'amour.

D. Olivier — P. Istrati et Victor Serge.

Marcel Mermoz — De l'amitié à la haine (H. Barbusse et P. Istrati).

T.V. Barbulesco — Substrat et superstrat dans la langue de P. Istrati.

**Organisation  
du colloque :**

Notre secrétaire du groupe parisien des « Amis d'Istrati » à bien voulu se charger du secrétariat de ce colloque : Henri Courbis, 2, Cité St-Exupéry, 93100 Montreuil, téléphone : 528-57-71.

DANS LA PRESSE ROUMAINE UNE LETTRE INEDITE DE PANAIT ISTRATI  
A HENRI BARBUSSE

Dans la revue roumaine «MANUSCRIPTUM», (n° 2 (39), 1979), a paru une lettre inconnue de Panaït Istrati à Henri Barbusse, dans le cadre d'un article signé par Emile Manu, qui s'occupe des relations de l'écrivain franco-roumain avec les socialistes français.

Nous reproduisons intégralement cet article, précieux pour la recherche littéraire, concernant la vie et l'activité de ces deux écrivains, Panaït Istrati et Henri Barbusse :

Dans le dossier «Henri Barbusse», à la Bibliothèque Nationale (manuscrits français, nouvelles acquisitions n° 16534, page 178), il y a une lettre de Panaït Istrati à Henri Barbusse, concernant sa participation à un Congrès du prolétariat grec.

Athènes, le 19 janvier 1928

Mon cher Barbusse,

«Vous êtes averti du Congrès que le S.O. grec aura le 19 février, et vous êtes prié d'y participer.

«Je ne trouve très suffisamment de mots pour vous persuader combien votre présence à ce Congrès serait salutaire au mouvement révolutionnaire de Grèce. Le gouvernement veut dissoudre toutes les organisations communistes. La réaction est très agressive. A côté de vous à ce Congrès, nous lui donnerions une ampleur qui sûrement ferait la terreur reculer.

«Faites ce sacrifice, cet effort. Je vis des heures émouvantes. Le prolétariat grec mérite tous les sacrifices, tous les efforts.

«Affectueusement, votre Panaït ISTRATI.

«Dans le même manuscrit (pages 196 - 197 - 197 bis), se trouve une autre lettre dont l'auteur est l'architecte français Francis Jourdain (26, rue Vavin, Paris VIe). Cette lettre, datée le 29 février 1930, renseigne Barbusse sur la vague de terreur déchaînée par le gouvernement roumain contre les organisations ouvrières de Roumanie :

«Mon cher Barbusse,

Quelques-uns de mes camarades – roumains ou français, revenant de Roumanie – m'entretiennent de la situation actuelle de ce malheureux pays et me demandent d'attirer particulièrement l'attention de mes amis sur certains faits douloureux et peu connus.

Les autorités de Roumanie – ayant ourdi une affaire d'espionnage (dans laquelle sont impliqués de hauts fonctionnaires de l'Armée et de la Sigourantza qui ont, paraît-il, cessé de plaire) – a profité de cette occasion pour arrêter une centaine de personnalités connues des milieux intellectuels accusés «d'espionnage politique et économique».

Accusation absurde, déclarée telle par une partie de la presse et par la Chambre des avocats de Bucarest. Mais accusation terrible et grosse de conséquence. Elle n'est, au fond, qu'un prétexte pour détruire une organisation ouvrière de caractère humanitaire dont les personnes arrêtées étaient les dirigeants ; la Section roumaine, du Secours Ouvrier international, la seule organisation légale qui ait soutenu moralement et matériellement dans leurs luttes pour l'existence, les travailleurs roumains si durement éprouvés par le chômage. Parmi les prisonniers, – dont les femmes et les enfants sont traités sans aucun ménagement – figurent des avocats, des architectes, des ouvriers, des hommes de lettres, des commerçants.

Ne pensez-vous pas que nous devons non seulement manifester à ces malheureux notre sympathie, notre solidarité, mais aussi nous élever avec véhémence contre l'arbitraire odieuse dont ils sont victimes ?

Mes amis roumains m'assurent qu'une protestation des milieux intellectuels français serait un réconfort pour leurs infortunés compatriotes et ne manquerait pas d'avoir là-bas la plus heureuse répercussion. Tous ceux qui connaissent la cruauté de la répression en Roumanie ont lieu d'être fort inquiets sur le sort réservé aux prisonniers qui vont être jugés. J'ose donc espérer que vous accepterez de vous joindre à ceux de nos amis qui ont déjà répondu à mon appel et que vous m'autoriserez à utiliser les quelques lignes que vous voudrez bien m'adresser dès que possible.

Je vous en remercie à l'avance et vous prie de croire à la sincérité de mes sentiments bien cordiaux.

Francis JOURDAIN

29.II.1930.

P.S. « J'apprends que l'offensive réactionnaire s'élargit et vient de s'étendre sur un nouveau terrain : les bandes armées ont attaqué à la dynamite la Loge Principale des Franc-maçons de Bucarest. Le chef de la bande n'était autre que le Secrétaire du Bureau de Presse de la Présidence du Conseil. »

« A la page 197 bis, se trouve, une note dactylographiée, datée du 3 décembre 1930, une sorte d'annexe à la lettre de Francis Jourdain. Son contenu est identique avec celui de la lettre et il semble être une circulaire proposée par Jourdain, pour être diffusée comme un manifeste de solidarité avec les militants démocrates roumains.

« Ces deux documents, sont intéressants pour les relations de Henri Barbusse avec le mouvement démocratique et socialiste de Roumanie ; en même temps, ils apportent des lumières dans une période de la biographie de Panaït Istrati.

« Henri Barbusse, grand écrivain français (né à Amiens, en 1873 - mort à Moscou, en 1935), auteur de romans bien connus *Le Feu* (Prix Goncourt, 1916), *Clarté* (1918), *Le couteau entre les dents*, militant communiste, s'était intéressé sur le mouvement socialiste dans les Balkans. Dans son livre *Les Bourreaux*, il parle sur les mouvements révolutionnaires du Sud-est de l'Europe, y compris ceux de Roumanie.

« Dans ce contexte, l'appel de Panaït Istrati, pour que Barbusse participe au Congrès du prolétariat grec (Athènes, le 19 février 1928), est justifié. Il faut préciser qu'en ce temps-là, l'écrivain roumain se trouvait dans la capitale de la Grèce, en convalescence après son voyage en URSS, avec Nikos Kazantzaki. Le militant communiste Panaït Istrati soutient deux conférences à Athènes (les 10 et 11 janvier 1928) : l'une en face des détenus politiques à la prison Syngros et une autre au Théâtre « Alhambra ». Ces conférences sont une « préface » au Congrès du prolétariat grec, du 19 février 1928.

« C'est dommage que Henri Barbusse n'a pas participé à ce Congrès ainsi Panaït Istrati, expulsé de Grèce, il rentre en URSS, au début de février 1928.

« Ultérieurement, les relations Panaït Istrati-Henri Barbusse ne se sont pas maintenues cordiales. Dans une lettre adressée à Romain Rolland, du 21 mars 1935, peu avant sa mort (le 13 avril 1935), Panaït Istrati demande à son ex-protecteur de ne pas faire confiance aux calomnies de Barbusse qui l'accusait d'avoir éloigné des socialistes. (Pour documentation, voir la monographie de Al. Opréa *Panaït Istrati, dossier de la vie et de l'œuvre*, éditions Minerva, pp. 225-227).

« Le nom de Barbusse est lié de quelques événements passés dans notre pays, entre les deux guerres mondiales. Il est arrivé à Bucarest pour assister au procès de Tatar-Buner. Son œuvre a connu quelques traductions roumaines entre 1926-1930 ; il a écrit la préface pour la traduction en roumain de son livre « *Le Feu* ».

« Les réalités sociales roumaines se reflètent dans un récit de Henri Barbusse : *La conversion de Ion Grecea*, (dans le volume *Faits divers*, 1930) où il décrit le réveil et le développement de la conscience d'un paysan roumain.

« Les documents présentés par nous sont une contribution, qui — espérons-nous — vont contribuer à compléter les informations existantes sur les relations entre les socialistes roumains et français.



Emile MANIU

#### Notes

Il est vrai que les lettres d'Istrati et Barbusse apportent quelques éléments inédits dans les relations. Il aurait été utile pour les lecteurs roumains qu'ils soient renseignés sur l'histoire des relations Istrati-Barbusse, sur l'admiration sans équivoque de l'écrivain français pour l'œuvre d'Istrati, avouée publiquement dans les pages de l'« Humanité » (1925-1927). Pourquoi : Parce que ces articles ne donnent pas la preuve de simples relations cordiales. Il y a dans ces pages des jugements et appréciations littéraires qui reconnaissent en Istrati un auteur magnifique des « Haïdoucs », de « Codine » et de tant d'autres livres qui sont tombés dans la littérature bourgeoise comme des bolides (...) Le talent violent et empoignant d'Istrati est révolutionnaire. Il signifie équilibre et humanité etc. Plus tard, c'est Henri Barbusse, lui-même, qui a foulé aux pieds ses propres mots d'admiration et amitié pour Istrati, par la campagne mensongère et calomnieuse déchaînée dans les pages de sa revue « Monde » contre « le Haïdouk de la Sigouranza ». Comme documentation à ce sujet, la monographie d'Opréa n'est pas suffisante. Pour que ce chapitre douloureux de la biographie de Barbusse soit définitivement élucidé, il faut mentionner l'article *Le nouveau Gorki balkanique* de Claude Prevost, paru dans l'« Humanité » du 21 avril 1978, qui condamne les accusations de Barbusse, comme étant fausses et fait justice pour Panaït Istrati, humilié basement 43 ans dans son

honnêteté et croyance dans une humanité meilleure. Il faut mentionner, également, l'éditorial **Panaït Istrati sort du purgatoire. La gauche française reconnaît sa vérité**, paru dans le numéro 10/juin 1978 de nos «Cahiers».

Une autre inexactitude, dans le commentaire d'Emile Manu, c'est l'affirmation que Panaït Istrati se trouvait à Athènes «en convalescence après son voyage en URSS». Absolument inexacte !

Vers la fin de l'année 1927, Panaït Istrati et Nikos Kazantzaki avaient interrompu leur voyage pour se rendre en Grèce. A la veille du départ d'Odessa, sur le bateau «Tchitchérine», ils s'adressent à Staline, lui exposant les motifs de leur voyage : «Pour vous prouver notre franchise, nous allons maintenant en Grèce, crier notre enthousiasme de ce que nous avons vu en URSS. Puis, nous y retournerons pour y vivre, apprendre et à lutter». A cette occasion ils ont envoyé ce message de salut pathétique, resté inédit :

#### «AU REVOIR L'URSS !

*«Au moment de nous embarquer, à Odessa, pour la Grèce et pour l'Égypte, nous t'envoyons notre salut filial, à toi, Union des peuples libres !*

*«Et nous disons : nous, parce que nous sommes deux, – deux hommes, deux amis, deux combattants, – devenus une seule porte-flamme, les Dioscures de l'amour créateur de vies nouvelles.*

*«C'est toi, URSS, qui a réalisé ce miracle. Nous étions seuls, nous nous ignorions presque, avant de nous rencontrer, il y a un mois, sur cette terre brûlante qui fêtait sa première décennie de triomphe révolutionnaire. L'un de nous vient d'en bas ; l'autre d'en haut. Tous deux, également désespérés, dans l'orage de l'universelle confusion sociale. Mais un jour, au milieu des clameurs de la Tverskaïa, nos regards se sont croisés, nos mains se sont unies. Et dès le lendemain, illuminés par la splendeur de ton visage, Russie nouvelle !, – nous avons juré de te servir. Ce sera notre raison de vivre, à l'avenir.*

*«Rien ne nous y arrêtera, car nous ne pensons à la victoire pas plus qu'à la défaite, ainsi que tu as procédé toi-même, voici dix ans. Tu es allée de l'avant, suivie par un petit nombre, et tu as eu gain de cause. Nous ferons comme toi, deux unités invincibles de cette force que tu as déchaînée dans le monde. Nous sommes certains que l'avenir t'appartiendra, car tu es déjà l'avenir.*

*«Et quelle joie pour nous de savoir combien nous sommes heureux dès à présent ! Nous ne parlons pas de tes soldats, qui sont nombreux comme le feuillage de tes forêts et vaincus comme des ascètes ; nous pensons à tous ces nouveaux amis que ta foi a attirés pendant la mémorable fête ; à tous ces hommes en compagnie desquels nous avons fait des milliers de kilomètres sur ton immense empire. Dans leur regard éloquent, nous avons lu la même décision : celle de te servir, toi, Russie nouvelle, humanité de demain !*

*«On nous couvrira d'injures. Cela a toujours été ainsi, depuis que le monde existe. Mais notre pauvreté biblique et la violence de notre foi nous serviront de bouclier.*

*«Nous savons que bien des portes se fermeront devant nos pas. Ce serait d'autant mieux, car nous parlerons dans la rue. Et si les prisons s'ouvrent pour nous recevoir, là encore nous crierons : Vive l'Union des peuples libres !*

*«Au revoir*

ISTRATI et KAZANTZAKI

Durant son séjour à Athènes, Panaït Istrati et Nikos Kazantzaki se sont comportés fidèles à leur foi sociale. A la prison de Syngros Istrati s'adresse franchement aux détenus politiques, promettant de combattre aux côtés d'eux «jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'injustice parmi les hommes». Sa conférence au Théâtre «Alhambra» se transforme dans une grande manifestation et faillit dégénérer en bataille de rue.

Comme suite à cette activité d'affrontement avec la réaction, l'opinion publique commence à bouger et le gouvernement grec, alarmé, une instruction judiciaire est ouverte contre Panaït Istrati, Nikos Kazantzaki et D. Glinos l'organisateur de la conférence. Le 23 janvier 1928, le permis de séjour d'Istrati n'est pas renouvelé par les autorités grecques. Il doit quitter la Grèce. Fin février, il s'embarque au Pirée, direction Odessa, sur le même «Tchitchérine».

Quant à la répression sanglante de Tatar-Bunar, Istrati a protesté avec une violence inouïe. Dans sa préface à «Domnitsa de Snagov», il a écrit entre autres : «Je m'étais juré de ne plus songer à l'art, avant de venger les victimes qui criaient de leur tombe : **Avant l'art, un peu de pitié pour nous !**»

Une dernière faute à rectifier : Panaït Istrati est mort le 16 avril 1935, et non pas le 13 avril, comme il est écrit dans la revue «Manuscriptum» et même dans la monographie d'Al. Oprea : **Panaït Istrati, dossier de la vie et de l'œuvre** (édition 1976).

# Lettre ouverte à Maurice- Constantin Weyer



Dans la revue «LA VOIX», du 8 décembre 1929, a été publiée la «lettre ouverte» de Panait Istrati, adressée à Maurice Constantin-Weyer, qui avait publié un commentaire insinuant sur «Vers l'autre flamme».

Romain Rolland appréciait, dans une lettre adressée à Jean Géhénno, comme «verte» la réponse d'Istrati. Elle est importante pour mieux comprendre la position de notre grand ami, dans le contexte de la lutte pour l'indépendance de l'esprit, à l'époque.

Nous reproduisons le texte d'Istrati, et aussi celui de Constantin-Weyer, qui se considérait «victime» d'un ... malentendu. La réponse de Constantin-Weyer a paru dans la même revue, le 15 décembre 1929.

*«Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de leur présenter Panait Istrati, le grand écrivain prolétarien qui a donné toute sa force et sa générosité à la cause des travailleurs. Il y a deux ans, il parlait pour la Russie, plein d'enthousiasme et de foi, mais aussi de sincérité, et aujourd'hui l'auteur de Vers l'autre Flamme dit leur fait à Staline et à toute cette bureaucratie pseudo-révolutionnaire qui n'est qu'un bloc de satisfaits. En somme un dissident du communisme, mais le grand soldat de la révolution basée sur la justice.»*

Vous venez de publier, Constantin-Weyer, dans le *Journal de l'Ouest* (Poitiers) du 19 novembre, un compte rendu : *Deux grands reportages : de Rome disciplinée à Moscou criminelle*, où vous nous jetez, Henri Béraud et moi, dans les bras l'un de l'autre.

Je vous remercie pour la compagnie et surtout pour les conclusions que vous en tirez, mais sachez qu'elles sont pour moi une terrible claque, qui me vient de vous. De vous, que j'aimais bien. De vous, que je n'aime plus. Et, croyez-moi, quand je n'aime plus quelqu'un, je le frappe.

Déjà l'affreuse dédicace que vous avez mis en tête de votre beau livre : *Un homme se penche sur son passé*, m'avait éloigné de vous, l'ami et l'écrivain. Y parlant des « inquiétudes » de notre temps, vous les taxez de « mode » et de « goût du jour », et vous êtes fier que : « le héros de cette histoire n'est pas inquiet ».

Je ne sais pas quelles « fortes secousses » il faut à votre héros et à vous-même pour être inquiets (un amour contrarié ? une déveine au jeu ? une indigestion ?) ; je ne sais pas davantage quelles « inquiétudes » sont, pour vous, « mode » et « goût du jour », mais je connais les inquiétudes qui ne sont ni l'une ni l'autre. Elles sont là, sur nos bras, dans notre cœur, bras et cœur d'hommes meurtris par le crime universel : crime de l'exploitation du travail-

leur, crime de son emprisonnement, crime de son envoi au massacre périodique.

Voilà les seules inquiétudes qui existent pour des hommes aux bras et au cœur d'ami.

Je pensais que vous étiez cet ami-là : *l'ami de la lutte juste pour la justice*. Vous ne l'êtes pas. Tant pis pour vous, Constantin-Weyer. Tant pis pour tous ceux qui vous ressemblent et dont vous êtes le représentant typique : écrivains et artistes heureux, quiets, rassasiés, orgueilleux de leur cynique égoïsme, que vous, le premier et le plus qualifié, n'avez pas honte d'étaler publiquement.

L'avenir, tout proche, vous jugera. Déjà le présent vous juge. Le meilleur présent : celui qui peine, qui gémit et qui ne croit plus à rien, au communisme pas plus qu'au fascisme, à vous, pas plus qu'à moi. Mais, moi, le jour de ce jugement dernier, je pourrai, sans rougir, regarder dans les yeux de mes juges. Vous, pas. Vous vous êtes jugé vous-mêmes.

Certes, il est permis à quiconque de mourir gras et satisfait. Libre donc à vous d'étaler votre quiétude, mais, en ce cas, ne vous mêlez pas du supplice des hommes. C'est ce que vous ne faites pas.

Sachant bien la sympathie qui nous liait réciproquement et qui vous autorisait à parler au nom de mes sentiments, mais sachant aussi que ces sentiments renferment la plus haute dose de haine qu'on puisse éprouver à l'égard du fascisme, vous venez, dans votre compte rendu louer ma révolte contre votre « *Moscou criminelle* » et gronder Henri Béraud pour avoir « souffert de la contrainte » et pour s'être « indigné » contre votre « *Rome disciplinée* ». Vous allez, dans votre inconscience, jusqu'à dire que vous n'êtes « pas assuré que cette souffrance ait un caractère universel et que l'Italie la ressente ». Vous vous dites encore « mal convaincu que le régime de Mussolini soit mauvais », vous qui n'êtes pas « allé en



Italie depuis 1897 ». Et dépassant toutes les limites du bon sens et de la plus élémentaire humanité, vous concluez ensuite que « s'il faut choisir entre la discipline fasciste (même avec ce qu'elle peut avoir d'irritant) et cette torture organisée qu'est le régime communiste, vous n'hésitez certainement pas ». Ainsi, sans avoir vu l'Italie fasciste, ni rien entendu de ses crimes; sans avoir vu la Russie communiste, ni rien entendu de ce qu'elle proclame dans le monde, mais simplement vous appuyant sur le livre de Béraud et sur le mien, vous donnez votre préférence au régime de Mussolini.

Et bien, je déclare ici qu'un de nous deux est bon à être pendu à la lanterne. Car, une des deux : ou Henri Béraud parle d'une « souffrance » qui l'a « indigné », lui, et qui vous laisse, vous, indifférent, et en ce cas vous vous mettez plus bas que le dernier fabricant d'obus; ou bien mon livre est une plaidoirie du fascisme, et alors je suis digne du gibet.

Comme je suis n'avoir pas écrit une plaidoirie du régime mussolinien, mais puissamment

crié ma révolte de partisan, devant le fascisme communiste, permettez-moi de vous dire qu'entre nous deux tout lien humain cesse d'exister. Et si vous avez un peu de dignité, vous ferez bien de ne plus « reparler » de mon livre, ainsi que vous le proposez, croyant me rendre un service.

Vous avez fait votre choix, entre la « discipline » de Rome et la « torture organisée » de Moscou, étant convaincu que cette « discipline » n'a contre elle qu'un brin d'huile de ricin... irritante. (Pauvre Constantin-Weyer !) Moi, je n'ai pas fait de choix, entre deux crimes et deux disciplines. Je les mets, les quatre, dans le même sac, puis...

Puis, je fais ce que vous ne faites pas : je me tourne vers ceux qui subissent les crimes et les disciplines, je me range dans leurs rangs et je leur aide à briser tout ce qui peut être « Moscou criminelle » et « Rome disciplinée ».

PANAÏ ISTRATI.

## Réponse de Maurice Constantin-Weyer à Panaï Istrati

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur en chef et cher confrère,

Je vous prie de vouloir bien publier la réponse ci-dessous à la lettre ouverte publiée contre moi par Panaï Istrati dans la Voix du 8 décembre.

Panaï Istrati,

Parce que j'ai dit que je ne suis plus inquiet, vous supposez que je suis un « satisfait ». Où avez-vous vu vous qui écrivez pourtant un si beau français, que la satisfaction est l'antonyme de l'inquiétude? C'était le mot « sérénité » qu'il fallait employer. Et, certes, j'ai bien le droit de déclarer ma sérénité. J'ai souffert, dans ma vie, de la faim, du froid, de la fatigue, de la chaleur et de la fièvre. J'ai été ce grand blessé dont on « curetait », à vif, les plaies tous les deux jours. Et je ne parle pas de la mort que j'ai affrontée pendant des années, comme la plupart des hommes de ma génération. Même aux portes de la mort, je n'ai jamais cessé de sourire. C'est que je me crois une âme immortelle, et que, comme c'est la partie de moi-même à laquelle je tiens le plus, je n'ai aucun sujet d'être inquiet. J'accepte donc les coups du sort avec sérénité, et, disons-le, avec le sourire.

En ce qui, je suis d'accord avec la tradition occidentale. En dépit de son soleil, Panaï, l'Orient est un pays affreusement triste. Il peut pousser des éclats de rire, il ne saura jamais « sourire ».

Je ne vous ai pas non plus accusé d'avoir voulu écrire une plaidoirie de régime mussolinien.

— Je ne suis d'ailleurs pas fasciste, et c'est d'une autre discipline, plus haute et plus traditionnelle, à mon avis, que je rêve. — Mais puis-je m'empêcher de

conclure de votre éblouissante et cruelle tête de chapitre. Vers l'autre Flamme, qu'un excès de discipline vaut encore mieux que le brigandage?

J'ai toujours eu le regret de vos conclusions, parce que je les suis si bien. Lorsqu'il y a dix-huit mois, vous avez écrit dans l'organe officiel des Soviets vos préférences pour ce régime que vous accusez maintenant, et que vous lui opposez la France, comme si l'on ne

respirait pas chez nous, je vous ai doucement fait observer dans le Journal de l'Ouest, que vous étiez tout de même ingrat envers un pays qui vous a donné la gloire, une gloire que vous méritez d'ailleurs. Mais, je ne vous en ai pas voulu.

J'aime mes amis tels qu'ils sont, Panaï, même lorsqu'ils ne pensent pas comme moi. Je suis un soldat et pas un apôtre. Cela me permet, dans les moments de trêve, de tendre la main à mes adversaires.

Vous ne m'aimez plus, dites-vous. Voici encore où l'Occident et l'Orient ne sont pas d'accord. Car, moi, Panaï, je vous aime encore.

MAURICE CONSTANTIN-WEYER.



José Icheade et Pierre Icheade



DOCUMENTS sur l'AMITIÉ PANAIT ISTRATI et JOSÉ JÉHOUDA

(Tirés de : Etudes et témoignages — José Jéhouda : l'homme et l'œuvre.  
Préface de Jean Cassou, Paris, Editions du Centre de documentation juive contemporaine,  
1949, pages 249 - 252).

I

Cher Ami,

Enfin, vous êtes en vie, vous avez appris de mon cas et vous m'écrivez ce mot que j'attends depuis l'apparition de mon premier volume, — le «Soldat suisse» de Sylvana, José Jéhouda et l'aimable journaliste suisse — duquel j'ai appris pour la première fois de l'existence d'un Romain Rolland qui devait, trois ans plus tard, créer mon cas dans la littérature française — font une et la même personne.

Veillez me dire si c'est bien cela, car, sachez qu'il n'y a pas un ami auquel je n'aie parlé de vous, je l'ai même écrit plusieurs fois publiquement et j'ai raconté verbalement, à Romain Rolland, en octobre 1922, tous les détails de nos entretiens, quand vous me disiez qu'il ne restera plus rien d'un Zola et d'un Tolstoï le jour où l'œuvre d'un Balzac se maintiendra intacte. Vous rappelez-vous ?

Ah ! L'énorme film que vous, le premier, avez créé en me conseillant de lire l'auteur de Jean-Christophe. Qui l'eut soupçonné à ce moment-là ? Je me souviens que vous m'avez lu un soir, — à cette maigre vicomtesse et à moi —, un manuscrit qui était, je crois, un roman : eh bien, a-t-il paru ? C'est vous également qui m'avez parlé pour la première fois de l'Ombre de la Croix, des Frères Tharaud.

Confirmez-moi toutes ces indications, pour être sûr que je ne vous confonds pas, parlez-moi de ce séjour à Sylvana.

Si vous pouviez vivre tant d'années combien de fois j'ai pensé à vous, vous atteindrez l'âge de Mathusalem. Que faites-vous en ce moment ? Moi, la «gloire» ne m'a pas enrichi jusqu'à ce jour, mais simplement fait vivre. Je suis (ou en train d'être) traduit en 12 langues. Actuellement on traite pour l'hébreu et l'yddisch. Je brûle de vous lire plus longuement.

Votre bien reconnaissant ami !

PANAÏT ISTRATI.

Nice, le 14 janvier 1926

II

Mon cher Jéhouda ! Mon bon ami !

A l'instant je veux te tutoyer et te dire que dans ma vie seule la première lettre reçue de Romain Rolland a pu me gonfler le cœur, d'une joie égale à celle dont ta lettre m'écrase en ce moment.

Je pleure mon vieux ! Bénie soit la vie quand elle sait à ce point séparer l'homme de la brute.

Tu existes, donc ... Tu n'es pas un fantôme ... Et maintenant à Romain Rolland qui me demandait sans cesse : «Mais qui est cet homme ? Vous ne savez plus rien de lui ?» — Je pourrai répondre :

— Le voici. C'est Jéhouda. Je ne vous ai pas menti !

Car sache mon ami, que j'ai parlé de toi — en dialogues — dans ma contribution au livre que le «Liber amicorum Romain Rolland» édite en ce moment pour le 60<sup>e</sup> anniversaire de notre ami, sur l'initiative de Gorki, de Stéfan Zweig, et par les soins de Roniger, à Rheinfelden.

J'ai rendu presque fidèlement notre conversation de Sylvana, quand à mon mécontentement de la littérature moderne, tu avais fini par me jeter le nom de Romain Rolland. Et ce nom sur lequel je me suis précipité comme un affamé, en dévorant son œuvre complète en moins de trois mois, avait créé ce que tu vois, mais c'est à toi de t'en gonfler, mon vieux, c'est toi qui as le droit de dire :

— Istrati ? C'est mon œuvre.

Ah, si je n'étais pas accaparé par mon quatrième volume, — qui est très en retard et que les presses de Rieder happent par petits morceaux —, si le change suisse n'était pas si fou et ma bourse à peine en état de faire face à mes nécessités, — avec quel élan je me roulerais vers toi et je te montrerais comment un cœur de vagabond sait payer ses dettes à un ami qui a su parler, et parler « or et gloire ».

Mais que le diable emporte ces foutaises. L'or, jusqu'à présent, n'a fait que me donner à manger, et la gloire ... vois-tu ? Elle ne vaut à mes yeux la poignée de main d'un ami que je désire. Je suis resté le même homme que tu connais et c'est cela que les « gens de lettres », comme dit Rolland, ne peuvent pas me pardonner.

Je te quitte, car je suffoque. Considère-moi mort, pendant encore deux-trois mois, le temps de finir ce volume. Puis, sûrement, nous devons nous revoir, d'une façon ou d'une autre.

Ton sincère ami.

PANAÏT ISTRATI

Nice, le 20 janvier 1926

### III

Mon cher Jéhouda,

Tu as sûrement remarqué que mes trois dédicaces faites sur les livres que je t'ai envoyés se réfèrent, toutes, à l'homme, à l'ami, et aucune à l'écrivain que tu es. J'ai voulu, par cela, être sincère avec nous deux. Je n'avais lu une ligne de toi, et je déteste tout ce qui est conventionnel. Aujourd'hui, j'ai fini de lire tes bouquins : Le Royaume de Justice et La Terre Promise.

Eh bien, j'aime ce que tu fais. Et si c'est mots te paraissent peu de choses, tu les apprécieras mieux quand je te dirai que dans les dernières années, de toute cette pluie de livres qui me viennent de tous côtés, je n'ai pas répondu trois fois « j'aime ce que vous faites », à ceux qui m'accablaient avec leurs livres couverts de mirifiques dédicaces. Sache que pour aimer un homme, je n'ai nul besoin qu'il fut doublé d'un artiste. Pire, s'il est artiste, je suis plus sévère avec lui, moins tolérant.

Je te trouve, en ces deux ouvrages, très rapproché de mes sentiments. (Je dis « sentiments », parce que les idées me laissent indifférent : je ne crois pas à l'éternité d'une idée). Du point de vue du lecteur vulgaire, tes livres se lisent d'un bout à l'autre sans aucun choc, et le bonhomme peut être content. Du point de vue du lecteur cultivé et du cœur humain, tu te classes parmi les écrivains riches en sentiments sentis : tu veux quelque chose et tu sais ce que tu veux.

J'ai vécu avec toi. Une nostalgie depuis longtemps endormie m'a envahi en lisant La Terre Promise : que je voudrais revivre au plus tôt ces crépuscules dont tu parles et que je connais si bien. Ah, quel bel assomoir tu me mets entre les mains, contre ceux qui m'ont tant méprisé, en te découvrant ce cri du cœur : « L'Occident fébrile et actif méprise trop facilement la douce fainéantise orientale ».

Je veux vivre un peu avec ces Haloutzim dont tu parles. Il me dit que les Haloutzim sont des mendiants. Cela m'a refroidit un peu. De ton livre, j'ai compris qu'ils sont des travailleurs à la Istrati : passionnés pour un labeur agréable, mais qui ne font pas du travail le but de leur vie ...

Ton frère qui t'aime deux fois maintenant.

PANAÏT ISTRATI

Nice, le 5 février 1926

# TÉMOIGNAGE DE CEUX QUI L'ONT CONNU



## LES RENCONTRES DE JEAN TEXCIER avec PANAIT ISTRATI ...

Jean Texcier est l'un des participants à l'interview «Une heure avec Panaït Istrati, conteur roumain, écrivain français», prise par Frédéric Lefèvre et paru dans «Les Nouvelles Littéraires» (du 1er octobre 1927) ! Il a illustré le texte avec quelques dessins bien réussis, qui représentent Istrati égrenant ses souvenirs ...

Ils sont devenus amis. En mai 1929, après son retour de l'URSS, ils se sont rencontrés. Jean Texcier a noté ses impressions, dans un très bel article, publié dans «La Revue Anarchiste», no de février 1930. Nous reproduisons quelques fragments, qui transmettent une vive image de Panaït et de sa pensée prise «sur le vif» :

«La première fois que j'ai vu Istrati, il était perché au sommet d'un arbre immense. (N.R. A la maison de campagne, au «Hêtre Rouge», de Frédéric Lefèvre). Sans se soucier du vent qui le balançait parmi les feuilles, il chantait à plein gosier le refrain joyeux de la petite porteuse d'eau de Braïla :

Nerrantsoula foundoti !  
Nerrantsoula mou condi !

«Pour me présenter à lui, on cria très fort, les mains en porte-voix. Du haut de son perchoir, il ne pouvait rien voir d'autre que le vaste moutonnement de la forêt et comme je ne me souciais pas d'aller le retrouver sur sa haute branche, il lança une dernière fois son appel vers le soleil et descendit avec l'agilité d'un singe, accompagné par un grand bruissement de feuilles. Aussitôt à terre, il me tendit la main en disant :

«- Salut Texcier ! Je suis heureux de te voir.»

«Je garde un inoubliable souvenir de cette première journée, passée dans la forêt avec l'écrivain le moins homme de lettres que j'aie jamais rencontré ! Un homme, un vrai, comme on n'en voit plus. Un homme du Danube, fougueux vagabond au cœur pur, veillant farouchement sur son indépendance. De même que son héros Adrien Zograffi, il apparaît et disparaît comme un fantôme. Personne ne peut se vanter de l'avoir retenu quand il voulait partir. A ce moment, Istrati m'apparut comme une jeune et joyeuse force sauvage (...).

«Ce garçon au regard si net et si brûlant, au visage ravagé, aux attaches noueuses, aux mains usées par les durs travaux, il me semblait que rien ne pourrait jamais briser son enthousiasme et que ce don de soi, fait avec tant d'élan, allait inévitablement réveiller toutes les ardeurs endormies. En attendant, écrivain de langue française, il apportait à notre littérature, assoupie dans ses salles d'attente, un fameux enrichissement : le soleil de la grand' route, le vent de la plaine, les murmures de la forêt ...

«C'était en 1927.

«(...) Qui a lu les livres d'Istrati ne peut les oublier. Istrati est maître dans l'art du récit, mais vous pensez bien qu'il ne raconte pas comme Maupassant ou comme Mérimée et que s'il y a préméditation cela n'apparaît guère. Il semble revivre des souvenirs et vous les raconte de vive voix avec des arrêts, des retours sur soi-même, des rêveries et des ga-

lops. Il semble qu'on l'entende parler. Mêlée d'argot populaire, la langue dont il se sert est d'une étrange poésie. Parfois rude comme dans Kyra ou Oncle Anghel, parfois d'une infinie délicatesse comme dans Les Chardons du Baragan. Mais Istrati ne s'embarrasse guère des lois. Il fait sa loi et dans le même récit, il lui arrive de changer de ton avec désinvolture. L'effet est admirable. Dans la narration c'est le mouvement qui commande (...).



«Deux ans sont passés depuis cette première rencontre (...) Je l'ai revu à son retour (de l'URSS). Je l'ai revu dans le même sous-sol de Ionesco où il écrivit avec tant d'enthousiasme Kyra Kyralina. Je l'ai revu, mais je ne l'ai pas retrouvé. Où êtes-vous, Istrati qui, tout au haut du Hêtre Rouge, chantiez le refrain de Nerrantsoula, porteuse de soleil ? Où êtes-vous, Istrati, joyeux compagnon qui sautiez comme un jeune animal sauvage par dessus les buissons et les rivières ? Où êtes-vous, jeune prophète au cœur battant, héros impatient ?

«J'ai vu un Istrati sans joie, dont le visage durci paraît garder rancune à l'univers. La bouche amère, le regard lointain, je l'ai retrouvé accoudé sur la petite table où, jadis il écrivit fiévreusement tant de récits brûlants. Immobile, il buvait à grandes gorgées les bols de café qui soutiennent sans cesse un corps amaigri. J'ai vu un Istrati dont tous les ressorts m'ont paru brisés. Avec un pauvre sourire blessé (...) Istrati m'a parlé :

«— Texcier, si tu écris quelque chose à propos de moi, dis bien que je n'ai jamais voulu faire de la littérature (...) mon intention n'était pas de devenir un homme de lettres. Le suis-je devenu parce que j'ai écrit quelques livres ? Si je croyais ce malheur arrivé, je me mépriserais tellement que, cette fois-ci, je réussis bien à me supprimer ... J'ai toujours senti que le monde n'a pas tant besoin d'artistes que d'hommes. L'homme véritable, pour moi, c'est le révolté qui ne se contente pas de triompher seul dans la vie ... Q'importe, dès lors, un succès littéraire ? Le mien ne m'a pas ébloui. Il n'a changé ni ma mentalité, ni ma façon de vivre...

Mon erreur ce fut de croire qu'en devenant un homme connu, je pourrais être utile aux hommes qui souffrent, matériellement. J'ai cru que je pourrais apporter un soulagement à la misère humaine. Vois ma détresse ! Je ne le crois plus ... Et ce n'est pas une simple impression, c'est une conviction profonde. J'ai vu se développer depuis douze ans une expérience sociale qui s'étend sur vingt et un millions de kilomètres carrés et qui intéresse cent cinquante millions d'êtres humains. L'œuvre accomplie, je l'ai vue à fond, avec mon sang ... Je n'ai pas le droit de dire que c'est la faillite de tout espoir humain, mais à mes yeux qui ont encore quelques années à voir la lumière, c'est réellement une faillite.

«Entends-moi, Texcier et comprends bien que tu n'as plus devant toi l'homme qu'il y a deux ans, tu as entendu chanter des chansons haïdouques, et jouer comme un enfant. Je ne savais pas à ce moment ce que je sais aujourd'hui.»

«Istrati resta un moment silencieux. Puis il reprit sa confession, lentement, douloureusement :

«— Mon frère, que je connaissais par 25 ans d'expérience, arrivé au pouvoir, est devenu un tyran bourré de doctrine et il écrase «les siens» pour donner satisfaction à la doctrine. Pour moi ce fait est plus douloureux que si j'avais perdu mes yeux dans la bataille. Je sais donc aujourd'hui que l'homme, tel que je le conçois, n'est pas de mon temps et qu'il n'arrivera pas, de mon temps, à réaliser cette justice qu'il m'avait promise et dont j'attendais le règne glorieux ... Voilà d'où je pars pour réviser toutes les valeurs morales et artistiques. Que veux-tu que cela me fasse maintenant d'être un écrivain connu, au lieu d'être le vanu-pieds d'hier ? Il ne s'agit pas de mon bonheur personnel. Crois-moi, dès mon adolescence j'aurais pu parvenir à être un petit personnage dans le monde : rédacteur de journal et maire de ma commune natale. N'est-ce pas joli, pour un fils de blanchisseuse ? Mais j'avais

une autre ambition. J'ai aujourd'hui une force en main. Je veux la mettre au service du bien. Personne n'en veut ! Voilà pourquoi je n'ai aucun respect des arts et pour les artistes qui triomphent. Douleuruse expérience, mon ami ! Je ne sais que faire de mon œuvre de demain, ni de ma vie d'aujourd'hui ...».

«J'écoutais parler Istrati. Sa voix tremblait d'émotion, mais ses yeux tout à l'heure si lointains, s'étaient faits plus brillants.

«- Istrati, serait-ce donc vrai que l'étoile de ton haidoucie se couche ce soir pour toujours et que tu vas partir ? ...»

«- Oui, Texcier, je vais partir. Une force invincible me pousse vers l'origine, vers mon village, mes marais, mon Baragan et les hommes simples qui souffrent depuis des siècles et souffriront dans doute des siècles durant ... Redevenir un des leurs, les comprendre, les aider si je puis, me semble une plus grande œuvre que d'habiter Paris et de continuer à pondre des livres qui n'ont aucun sens, puisqu'ils ne me permettent pas de soulager un peu la souffrance des hommes d'aujourd'hui. J'ai fait fausse route en croyant pouvoir agir sur l'opinion par l'intermédiaire de la littérature. J'ai honte de mon impuissance. Puis-je me résigner à n'être que le conteur qui réussit à distraire le public ? Est-ce que vraiment tout dans ce monde doit finir par des chansons haidouques ?»

«- Domni tza le croyait, Istrati ; mais rappelle-toi qu'Adrien sur la tombe de celle qui avait désespéré, criait encore après la défaite : «Oui, tout finit, mais aussi tout commence par une chanson haidouque, et c'est cela la vie !». Il repartit alors, au gré du destin, répandre le meilleur de sa jeunesse et de sa bonté.

«- Mais, j'ai tout donné. Je suis hideusement pauvre. Là-bas, seulement je redeviendrai un homme».

«- Alors, pars, Istrati ! Nous avons confiance en toi. Mais renoncerais-tu à écrire ?

«- Comment le pourrais-je sans mourir ? Je me sens plein de tant de visions, de tant d'expériences nouvelles que sans le secours de l'art, je crois vraiment que j'éclaterais. C'est donc à lui qu'il faut revenir et demander l'apaisement. Comment renoncer à écrire avec la tête que j'ai aujourd'hui ? On m'a chauffé à blanc le cœur et le cerveau. Tout chez moi fonctionne autrement qu'avant. Des écluses ont été ouvertes, comment les fermer ? Tout ce que je ressens actuellement (...) j'écrirai un jour».

«- Et comment s'appellera cette œuvre nouvelle, Istrati ?

«- Vers l'autre flamme.»

«Depuis cet entretien, qui date de mai 1929 (...) Istrati est traîné dans la boue par la presse communiste. Il s'y attendait et c'est volontairement qu'il s'est exposé à la fureur des partisans».

Jean TEXCIER.

## ABONNEZ-VOUS VITE ! VITE !

★ Membres de l'association  
des "Amis de P. Istrati" 50f

★ Abonnés simples : (4 numéros) 35f

★ Inscrivez sur votre agenda :

★ Du 7 au 13 avril : à l'Écoute de France. culture  
"Les chardons de Baragan"

★ Du 16 au 13 avril : Paris III (colloque P. Istrati)

et complétez  
votre collection

N° 2 à 16 10f le n°

Vous recevrez franco de port, l'un des 4 lots de cahiers (d'une valeur de 210 à 220 F) dont le détail figure ci-dessous contre l'envoi de 110 F.

★ 1) LES ÉDITIONS SPARTACUS : ITINÉRAIRES

Série A : 1 - Jaurès : l'Église et la légalité (4 F) -

Série B : 58 - Camatte : Bordiga et la passion du Communisme (20 F) — 50 - Serge : Le nouvel impérialisme russe - La Commune de Varsovie (11,50 F) — 65 - Ollivier-Landau : Espagne, les fossoyeurs de la révolution sociale (14 F) — 78 - K. Krautsky : Les 3 sources du marxisme - La contestation (6,50 F) — 77 - Sabatier : Brest - Litovsk, 1918, stop à la révolution (11 F) — 49 - Rosa - Luxembourg : Réforme en Révolution, Marxisme et dictature (14 F) — 37 - J. Jacques : Luttés sociales et grèves sous l'ancien régime (12 F) — 46 - Mac Donald : Le marxisme en question (13,50 F) — 55 - Dommanget-Luxembourg : 1848-1905, étapes de la Révolution (15 F) — 59 - J. Perdu : La révolte des Canuts, les insur. lyonnaises 1831-1934 (11,5 F) — 70 - Dommanget : 1973, Les Enragés, Les Curés rouges, Roux et Dolivier (15 F) — 72 - A. Croix : Jaurès et ses détracteurs. Envie et calomnie. L'assassinat (30 F) — 84 - Marx : Textes philosophiques de jeunesse (13,50 F) — 63 - O. Ruhle-P. Mattick : Fascisme brun, fascisme rouge (12 F).

★ 2) LA PENSÉE LIBERTAIRE

Série B : 53 - Rocker : Les Soviets trahis par les bolchévicks (14 F) — 54 - Max Stirner : De l'éducation - En lisant l'unique - La vie de Stirner (12 F) — 67 - Leval : La pensée constructive de Bakounine (25 F) — 69 - J. Barrué : L'anarchisme aujourd'hui. Et un inédit de Bakounine (11 F) — 76 - Paul Lafargue : Le droit à la paresse. C.R. : Le refus du travail (7 F) — 85 - Berneri : Guerre de classe en Espagne 1936-37 (11,50 F) — 87 - Ida Mett : La Commune de Cronstadt. Crépuscule sanglant des soviets (12 F) — 93 - Raynaud et Ambaues : L'éducation libertaire (16,50 F) — 97 - Mercier-Vega, Griffuelhes : Anarcho-syndicalisme révolutionnaire (15 F) — 99 - Prudhommeaux : L'effort libertaire, le principe d'autonomie (15,50 F) — 52 - Skirda : Les Anarchistes russes et les soviets (10 F) — 75 - Claude Berger : Pour l'abolition du salariat, l'associationnisme (6 F) — 57 - Corale : Capitalisme, syndicalisme, même combat libertaire (13 F).

Série C : 8 - Dommanget : Sylvain Marechal, auteur du manifeste des égaux (1973) (40 F).

★ 3) MARXISME EN DÉBAT

Série A : 18 - Tomori Balasz : Qui succèdera au capitalisme ? (4 F).

Série B : 106 - Rubak : Classes laborieuses et révolution (21 F) — 82 - Rosa Luxembourg : La Révolution russe (5 F) — 34 - Pannekoek, Korsch : Lénine philosophe (marxiste ?) (14 F) — 62 - G. Munis : Parti État, Stalinisme, Révolution (13,50 F) — 63 - O. Ruhle, P. Mattick : Fascisme brun, fascisme rouge (12 F) — 80 - Collectif Spartacus : Rosa Luxembourg et sa doctrine (22 F) — 83 - Prudhommeaux : Spartacus, la Commune de Berlin (14,50 F) — 91 - Souvarine Papaioannou : Lénine, Staline et le pouvoir (5,80 F) — 92 - Anton Ciliga : Lénine et la Révolution (5,50 F) — 95 - Bordiga : Russie et Révolution dans la théorie marxiste (17 F) — 101 - Korsch : Au cœur de la conc. mat. de l'Histoire, 117 thèses (7 F) — 102 - Camatte : Capital et Gemeinwesen : Le 6<sup>e</sup> chapitre inédit du Capital (32 F) — 109 - Gorter : Lettre ouverte au camarade Lénine (16 F) — 56 - R. Luxembourg : Marxisme contre dictature : questions d'organisation (6 F) — 50 - Serge : Le nouvel impérialisme russe. La Commune de Varsovie (11,50 F).

★ 4) RÉVOLUTION ET CONTRE-RÉVOLUTION AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Série A : 50 - PIC Les racines d'octobre 1917 (10 F).

Série B : 40 - Souvarine : Un pot-pourri de Krouchtchev (ses souvenirs) (5 F) — 45 - Rubak : La classe ouvrière en expansion permanente (14 F) — 48 - Ch. Reeve : La Chine de Mao tigre de papier. Capitalisme d'État (15 F) — 51 - Victor Serge : 16 fusillés : Zinoviev, Kamenev, Smirnov (16 F) — 60 - I.C.O. : Capitalisme et lutte de classe en Pologne (1970-71) (25 F) — 61 - Collectif Spartacus : L'autre combat pour la Révolution (22 F) — 68 - Ch. Reeve : Portugal, la conception putschiste de la Révolution (5 F) — 88 - Root and Branch : Le nouveau mouvement ouvrier américain (20 F) — 90 - Collectif : L'autonomie, le mouvement autonome en Italie et en France (5 F) — 110 - Chazé : Chronique de la Révolution espagnole (18 F) — 73 - Anderson : Hongrie 1956. Révolution, Conseils ouvrier, répression (17 F) — 57 - Corale : Capitalisme, syndicalisme, même combat libertaire (13 F).

Série C : 24 - C. Brendel, H. Simon : de l'anti-franquisme à l'après franquisme (21 F).

★ 5) REVUES SPARTACUS (lot special pour 40 F.)

Collection complète : 15 revues

— C.C.P. Lefeuve 633-75 PARIS

— Chèques bancaires à l'ordre de J. Lefeuve, 5, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 75004 Paris.



## Sur l'Humanité

L'ACTIVITÉ de PANAIT ISTRATI dans la PRESSE ROUMAINE

1931

Je réponds un peu tard à votre lettre ouverte du «Curierul» («Le Courrier») du 20 décembre, dans laquelle vous traitiez avec méfiance et même avec mépris le résultat pratique du «Thé littéraire» ... de parvenus, ainsi que vous l'avez dénommé, que j'ai organisé dans la soirée du 22 décembre au Café Palace, au profit des pauvres.

Vous n'êtes pas le seul à avoir regardé mon geste avec vos yeux. Quelques correspondants inconnus m'ont tenu le même langage. Et vous avez vu, peut-être, dans le numéro de Noël de l'«Ancheta» («L'Enquête»), que mon ami, l'avocat Ionel P. Lazaroneanu, parlant de la pitié, me donne du «camarade» entre guillemets, sans en expliquer le pourquoi. Car nous n'avons jamais été «camarades» tous les deux et, d'ailleurs, même seul, à aucun moment je ne l'ai été (ainsi qu'il le conçoit). Je vous cite ces voix similaires pour que vous constatiez à quel point il est aisé d'entrer dans la voie de la négation bon marché.

Votre raisonnement (et celui des autres), en ce qui concerne notre humanité, celle de tous les jours, semble être simple et sans réplique : Les rassasiés ont transformé notre droit de secours en un article d'éventaire ; donc, quiconque s'élançait, ouvertement, pour aider son semblable, est un rassasié et son action est nulle.

Eh bien, ce n'est pas ainsi. Les rassasiés ont compromis la parole du Christ en endossant l'habit sacerdotal, mais moi je peux n'importe quand devenir prêtre et être un bon chrétien et un grand prêtre. Pourquoi pas ? Qui m'en empêche ? En tout cas ce n'est pas le fait que mes non-semblables ont transformé l'église en un éventaire. Le christianisme a attiré et a transformé en saints et saintes certains ivrognes et certaines catins, ce qui veut dire que vous, buvant et courant les filles, vous pouvez être abject alors que moi, en faisant la même chose, je sanctifie l'ivrognerie et la corruption.

Car toutes les passions de la Création ont leur grandeur, mais où est le tort de la grandeur en soi alors que même les vertus nous les avons traînées dans la boue ?

Par conséquent, je pratique des idées et des sentiments sans consulter le registre des vertus compromises par les gredins de Monsieur Ionel Lazaroneanu et même, parfois, je me permets de pratiquer justement les compromises, sachant bien que si je commets une indignité en les pratiquant, ce ne sera pas la faute aux pauvres vertus, mais la mienne.

Ainsi, en quoi mon thé littéraire est fautif, avec ses bonnes intentions, si ces dix mille lei obtenus et qui devaient être destinés aux indigents pour Noël, ne sont encore à ce jour, complètement distribués ? La faute est à nous qui ne savons pas nous organiser.

Il se peut, par ailleurs, qu'à ce thé, certains participants n'aient jugé sévèrement (quelqu'un m'a même adressé un mot me disant que je lui donnais l'impression d'un «vautour déplumé»), pourtant j'ai tout, tout fait ce soir-là pour être ami, rien qu'ami avec ceux qui ont offert leur concours tout en m'étant hostiles.

Qu'il me soit permis d'ajouter que les plus aimables (avec le thé, pas avec moi) ont été justement ceux qui sont venus là en me jalosant. Est-ce que cette amabilité spontanée, ne prouvait-elle pas que l'essentiel c'est le prêtre et non l'habit ?

Mais la meilleure preuve que les valeurs réelles de la vie ne peuvent être amoindries par aucune sorte de «thé de parvenus», par aucune protection sociale, est le fait que vous-même, sans me connaître personnellement et, après avoir désapprouvé mon geste, avez néanmoins, participé à cette réunion de laquelle vous êtes sorti, convaincu que rien ne vieillit, rien ne se compromet sur terre et que nos idées, nos sentiments, nos aspirations restent éternellement élevés, éternellement purs. Du contact avec ces valeurs suprêmes, ce ne sont pas elles, mais nous qui sortons diminués. Elles attendent continuellement les élus pour s'y incarner —elles ne s'incarnent nulle part dans tout leur absolu— et elles se contentent de nous donner autant que nous pouvons prendre, réservant aux dieux le resplendissement auquel nous ne pouvons aspirer.

Voilà ce que j'ai voulu répondre à la partie de votre lettre où vous affirmez que les valeurs humaines ne peuvent se trouver dans tel ou tel habitacle, mais au-delà ou en deça. Elles se trouvent partout. Cela dépend de qui et comment il les cherche pour ne pas ajouter que nous devons les chercher, sans vouloir à tout prix les trouver ailleurs qu'en nous-mêmes, car ce n'est pas le troupeau mais le berger qui a promis au Seigneur d'être sans souillure.

2 décembre 1931

Panaït Istrati.

(Article paru dans le journal «Curierul» (Le Courrier), Braïla, 29 décembre 1931).

Genève - 29 mai 1933  
"JOURNAL DE GENÈVE",  
**Panaït Istrati attaqué  
dans une librairie de Bucarest**

Bucarest, 28 mai.  
L'écrivain roumain Panaït Istrati, d'origine israélite, a été attaqué, samedi soir, tandis qu'il dédicait des exemplaires de ses œuvres, dans une grande librairie de Bucarest, par un groupe d'étudiants affiliés à l'organisation antisémite de la garde de fer.

L'écrivain a pu échapper à ses agresseurs et se mettre sous la protection de la police grâce à l'intervention courageuse du romancier Petresco.

Cette agression a produit une vive émotion à Bucarest.

La figure du jour



Panaït ISTRATI

« Heureux Paris, doit penser cet écrivain roumain, où l'on peut dédicacer des livres, sans danger d'être houspillé par des bandes antisémites. » Et cela se passait à Bucarest, son propre pays !

"Comédia" - 29 mai 1933

## LES DERNIERES ANNEES DE LA VIE DE PANAIT ISTRATI A BRAILA

Par le Professeur Nicolae MOCIOIU

Après de longues pérégrinations dans divers coins du monde, avec l'amour infini pour Braïla, comme appelé par les mystérieuses voix de ses héros, Panaït Istrati, il y a quarante ans de cela, s'apprêtait à s'établir dans sa contrée natale, ici, dans cette ville du Danube. Quelles étaient les pensées de ce grand écrivain, quelles étaient les préoccupations ayant trait à Braïla, les dernières années de sa vie ? Nous essaieront de donner quelques réponses à ces questions, en nous servant de certains documents d'archives.

Aux Archives d'État de la localité, se trouvent de précieux matériaux documentaires qui relatent de données particulièrement significatives concernant cette période de la vie de l'écrivain. La plupart sont des écrits contemporains des événements. Dans ce qui suit, nous nous référeront seulement à quelques-unes des manifestations de l'écrivain. Sans avoir un caractère exclusif, nous essaierons de mettre en évidence certains aspects des préoccupations de cette sinieuse période de sa vie.

L'arrivée de Panaït Istrati dans la ville de Braïla, avec l'idée d'y rester a constitué pour les autorités locales, un motif d'alerte, l'écrivain étant considéré comme dangereux pour l'ordre public. Il fut donc mis immédiatement sous surveillance et toute situation particulière était signalée. Voici ce que contenait la note du Bureau de la Sûreté de Braïla, à la date du 6 avril 1930 :

«... Au cours de la journée d'hier, est arrivé dans la localité, venant de Vienne, l'écrivain Panaït Istrati et il est hébergé par M. Constantinescu, barbier, rue M. Bravu, numéro 341. De l'arrivée de Panaït Istrati dans le pays, absolument personne n'a eu connaissance car M. Constantinescu qui, seul fut prévenu par un télégramme, a tenu secrète la chose. Hier, Panaït Istrati a visité sa ville natale et a pris le déjeuner chez Butu où il est resté depuis 10 heures jusqu'à 1 heure p.m. Panaït Istrati a l'intention de rester à Braïla environ 2 mois et il s'est proposé d'écrire un roman durant ce temps ... L'Inspectorat de Police de Bucarest en a été informé téléphoniquement et il a été mis sous surveillance ...».

En réalité, le policier qui a écrit la note n'a pas été informé d'une façon précise sur la durée du séjour à Braïla car, comme on le verra, l'écrivain voulait s'établir définitivement en ces lieux. Ce qui est évident, c'est que Panaït Istrati était surveillé de près. Dans une note du 29 avril 1930, du même Bureau de Sûreté, il est dit que l'écrivain a continué son séjour à Baldovinsti est qu'il est venu à Braïla «en deux fois d'une manière rapide». Il est dit ensuite, qu'il n'a pris contact qu'avec B. Clony, le directeur du journal local «Curierul» (Le Courrier). Après quelques autres précisions sur l'écrivain, on note quelques données aussi sur certaines actions entreprises : «... Dans la commune de Baldovinsti, il existe un lieu cultivable, propriété de la commune qui a été mis aux enchères au cours de la semaine dernière. Panaït Istrati a pris part à cette vente dans l'intention de donner le terrain à quelques paysans plus nécessiteux, pour le cultiver et qui, par la suite, devront acquitter à la mairie la valeur de la location, Panaït Istrati n'offrant qu'une facilité à ces paysans, par le dépôt de garantie en argent, dont ceux-ci ne disposaient pas ...».

Parmi les préoccupations et les intentions de cette période, nous ne précisons que celles qui ressortent d'une façon plus prégnante de l'activité de l'écrivain à ce moment-là.

Panaït Istrati cherche un puissant élément de lien avec les lieux de l'enfance, par la création d'une exploitation d'un type tout à fait particulier : il projetait d'organiser une ferme modèle, qui soit sous la protection de l'État et qui, après sa mort, revienne à la collectivité du village de Baldovinsti. Il proposait que cette ferme soit un lieu de culture où l'on puisse lire des livres et écouter de la musique et que son nom soit «Joita Istrati», celui de sa mère. Ses intentions ont été exposées dans un mémoire adressé au préfet du département. Voici le contenu du mémoire : « ... Je ne serai plus désormais, à l'étranger, qu'un hôte. Mon domicile permanent sera Braïla-Baldovinsti, contrées d'où je tire mon origine et qui me sont chères. Cela étant, je déclare :

N'ayant pas d'héritiers directs, je projette la création d'une ferme paysanne, ferme modèle, qui porte le nom de ma mère décédée, Joita Istrati, exploitation à laquelle je destine tous mes revenus. J'ai déjà commencé les travaux préliminaires en ce sens, auprès de mon oncle.

Je souhaiterais vous demander :

- 1) - Que cette exploitation soit établie par l'État.
- 2) - Qu'on m'accorde le concours de l'État et le terrain de Baldovinești où la fonder.
- 3) - Être son maître jusqu'à ma mort, sans droit d'aliénation et qu'après mon décès, elle appartienne à la collectivité de Baldovinești, conformément à un règlement dont les détails seront établis ultérieurement d'accord avec vous.

Qu'elle soit un nid de culture et de distractions avec une bibliothèque et mes manuscrits, avec radio, balançoires et jeux populaires. Que les boissons alcooliques ne soient pas admises, mais seulement le thé, le café et nos confitures.

Ce sont-là les lignes générales de mon vœu et vous prie de m'aider à les réaliser.

J'aurais voulu œuvrer seul, sans bruit, mais le maire du village, homme ignorant et avide, me suspectant, me fait des difficultés, allant avec l'impudence jusqu'à m'envoyer les gendarmes chez moi.

Je vous prie de bien vouloir me répondre si vous acceptez le legs que je vous fais, de même que ses conditions.

Recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance du respect que je vous porte.

Baldovinești - Braïla, Panaït Istrati,  
9 mai 1930».



Ce même jour où il dépose son mémoire, d'autres notes donnaient des informations en rapport avec quelques actions entreprises. Ainsi, on signale que le terrain a été partagé en lot de 3 - 4 «pogons» (unité agraire valant 5011,79 m<sup>2</sup>), entre les paysans de Baldovinești et il était précisé que Panaït Istrati était préoccupé par la construction et la réfection de la ferme de son oncle Dumitru Istrati où, en fait, il avait son domicile. Une autre note du Bureau de Police de la Sûreté indique que le maire lui faisait diverses chicanes et que le chef du poste «alors qu'il était malade chez lui, l'a appelé d'une manière impérieuse sans tenir compte de son état». Voyant qu'on lui avait créé une telle atmosphère (bien entendu, tout était dirigé par les organismes centraux), Panaït Istrati alla chez le Préfet du département, Ionel Marinescu, protestant contre les abus du maire et du gendarme. Celui-ci accompagne l'écrivain à Baldovinești et intime l'ordre au maire de «supprimer la clôture qu'il avait faite d'une manière tout à fait arbitraire», et au chef du poste «de ne plus faire de chicanes».

Devant la nouvelle situation créée, Panaït Istrati a pourtant déposé une contestation à l'adresse du Préfet du département, où il montre qu'il fut obligé à deux reprises par les gendarmes, bien que malade, de venir au poste pour la prise d'un interrogatoire réservé uniquement aux étrangers. Il déclare qu'il «renonce à ses intentions relatives au terrain auquel il souhaitait donner une destination d'intérêt public».

Des 14 ha mis aux enchères, 5 ont été distribués à des gens qui n'avaient aucun lien de parenté avec l'écrivain, 5 autres «cédés à des parents qui étaient "démunis" ... 4 seulement étaient réservés à mon oncle et à moi-même». Après avoir décliné toute prétention, il concluait : «Je pense que Dieu lui-même ne peut être plus juste que cela et pourtant j'ai eu maille à partir avec le maire».

Dans cette atmosphère, tandis que les autorités le poursuivaient pas à pas, lorsque, malade, il ne pouvait s'occuper de sa santé, fatigué il ne trouvait pas de repos, il a dû renoncer à l'idée de fonder une ferme qui aurait chassé les intentions de vagabondage de son instable vie.

Dans ces difficiles conditions, entravé par des souffrances, il continua d'écrire, de créer, de décrire des contrées auxquelles, de toujours, il était lié par le cœur.

A la fin de l'année 1930, répondant à beaucoup de questions, Panaït Istrati publie dans le journal «Ancheta» son émouvant article «Pourquoi je me suis retiré à Braïla».

Avec vénération et respect pour le lien natal, l'auteur résume en quelques mots une période s'étalant sur plus de quatre décennies en soulignant l'état d'âme dans lequel il se trouvait alors, dans la 46ème année de sa vie. Il écrivait : «Braïla est la ville où j'ai vu pour la première fois la lumière du jour. Je l'ai aimée dans mon enfance, je l'ai haïe dans mon adolescence, puis je l'ai perdue. J'ai courru le monde. Je n'ai plus été pour elle qu'un hôte ... maintenant, après avoir fait le tour de plusieurs vies, je me retrouve à Braïla ... avec quel état d'âme je la retrouve, on ne le saura que très tard et c'est dommage».

Après l'exposé de quelques considérations sur ce qu'il a constaté en parcourant le monde, il écrit : «C'est ainsi que je suis arrivé à Braïla. Je la retrouve avec un cœur nouveau, avec des yeux neufs, elle m'est chère». Puis, il note : « Il y a à Braïla aussi, des hommes remarquables, mais, moi, je n'ai pas affaire à eux». Et termine avec les mots : «... Braïla me suffit. Elle est toute l'humanité».

Ce sont là quelques pensées d'une parfaite sincérité qu'il a couchées sur le papier pour les contemporains et la postérité. Et aujourd'hui, lorsque nous examinons l'ensemble de l'œuvre, lorsque nous connaissons de plus en plus de détails sur sa vie, pensant à la période où chacun de ses mouvements était surveillé par la police bougeoise, nous nous imaginons son état d'âme à l'heure des retrouvailles avec Braïla, sa ville très chère.



Panaït Istrati, créateur puissant, a continué de créer même lorsque les conditions vitales furent particulièrement dures. Parmi d'autres de ses préoccupations, il faut noter le maintien de ses intentions d'illustrer par ses écrits des gens et des lieux d'ici. Bien que nous ne nous proposons pas d'entrer dans l'analyse littéraire du contenu, la laissant à d'autres, nous essaieront néanmoins de saisir, en passant, certaines considérations en rapport avec les écrits les plus importants de la dernière partie de sa vie. Nous nous proposons d'en esquisser quelques-unes concernant les œuvres : «Tsatsa Minnka» et «La Maison Thüringer».

Une note de la police de Braïla du 3 mai 1930 mentionne les faits suivants : «Panaït Istrati, à l'occasion de sa venue à Braïla, nous a montré le premier chapitre de son roman «Tsatsa Minnka». Ce premier chapitre est intitulé «L'embouchure» et décrit les ravages que fait la rivière Siret au moment des inondations. Le deuxième chapitre qui n'est pas commencé, pénètre au cœur du roman qui est une description de la vie à la campagne».

L'héroïne du roman, bien qu'elle n'était plus à la hauteur de la création des périodes précédentes, constitue néanmoins un élément de valeur des œuvres de l'écrivain. Le livre représente un soucis permanent de décrire des gens et des contrées des environs de Braïla.

Parlant de l'auteur et des œuvres citées, le journal «Ancheta» du 3 novembre 1931, écrivait : «Notre grand Panaït Istrati, est à l'ordre du jour. Ces derniers temps, à la suite probablement de son nouveau roman «Tsatsa Minnka» paru simultanément à Paris et à Bucarest —l'édition roumaine étant écrite par l'auteur lui-même— tous les journaux de l'ancien continent s'occupent de nouveau de la personnalité si complexe de ce géant de la littérature contemporaine, et la retraite à Braïla est commentée de mille manières».

Voici également quelques notes sur le roman «La Maison Thüringer» qui a provoqué quelques discussions, même si l'intention de l'auteur a été de citer les moments les plus significatifs des luttes et des grèves de 1910, lors des agitations ouvrières de cette année.

Il faut se dire qu'il s'agit d'un roman où le processus de l'élaboration nécessite indiscutablement l'élément créateur sans lequel l'auteur ne peut transmettre son vrai message. Par l'introduction de moments imaginaires à côté des réels, par la création de héros fictifs avoisinant des personnages ayant existé, tout cela a constitué des éléments de base pour la restitution de l'image des événements de cette année-là. L'écrivain a voulu que son roman soit autobiographique et il y a réussi dans une bonne mesure.

On connaît certains détails de la jeunesse de Panaït Istrati, soit par ses écrits, surtout dans la dernière période de sa vie, soit par les articles des journaux de la capitale ou de la presse locale. A ceux-là, bien entendu, nous devons joindre, également, les souvenirs de ceux qui l'ont connu. Si dans certains de ses écrits, en dépit de toute l'intention de respecter la vérité historique, intervient l'élément créateur inhérent à tous les romans, écrits avec un réel talent, dans les articles pleins de verve, courage et enthousiasme juvénile, intervient, néanmoins, l'élément de riposte journalistique. A côté de tout cela, il existe aussi des documents d'archives contemporaines qui peuvent apporter une aide pour la clarification de certains problèmes particulièrement significatifs de la vie de l'écrivain.

Afin de commenter quelques sommaires observations sur l'œuvre, nous ferons donc appel à ce genre de documents. Avant tout nous précisons que l'auteur — chose permise à une œuvre littéraire — laisse sur un plan secondaire la succession des événements. Le rôle d'Adrien, le héros principal — alias Panaït Istrati — est réduit presque à celui d'un observateur, dans certaines circonstances. L'auteur a été trop modeste après 20 ans.

Les documents montrent, par contre, un Panaït Istrati énergique, un lutteur acharné contre les intendants, bien que borné dans la compréhension de la lutte des classes. Mais il y a bien d'autres aspects des œuvres de Panaït Istrati que d'ailleurs nous ne soulignerons pas, d'autant plus que le publiciste bien connu, Al. Opréa, a fait des réflexions nécessaires dans son remarquable ouvrage.

Avant de conclure, nous signalerons quelques faits concernant une autre préoccupation de Panaït Istrati dans la dernière période de sa vie : celle d'inviter au sein des Brailois, des personnalités marquantes de notre culture, pour participer à des manifestations à caractère public.

Un document conservé dans les Archives d'État, note que le 22 mars 1931, dans la salle du Théâtre Communal, a eu lieu un festival littéraire organisé par « le romancier Panaït Istrati avec le concours des écrivains Mikail Sadoveanu, George Topirceanu et Demostene Botez ». A la réunion à laquelle ont participé 400 personnes environ, Panaït Istrati a fait savoir, entre autres, qu'« un groupe de littéraires honnêtes et sincères ont pris la décision de prendre contact avec le public du pays et de faire connaître leurs écrits "critiquant en même temps, certains écrivains qui ne poursuivent que des fins matérielles" ».

Le fait qu'à Braïla en 1931, se trouvaient autour de Panaït Istrati, trois écrivains de grande valeur, en la personne de Mikail Sadoveanu, G. Topirceanu et Demostene Botez, nous semble particulièrement significatif. C'est aussi la preuve concluante de la sympathie dont jouissait Panaït Istrati dans le monde des écrivains, mais pas seulement cela, mais aussi la preuve de l'affection de l'auteur pour les lieux de son enfance.

Des données, plus haut mentionnées, ressortent quelques-unes des préoccupations qu'a eues Panaït Istrati les dernières années de sa vie. Elles sont toutes étroitement liées à son état d'âme particulier à cette époque.

Il a constamment poursuivi des préoccupations de création, de vulgarisation de la création. Fidèle au pays et hôte seulement de l'étranger, l'écrivain a cherché à se réaliser, à redécouvrir les héros, à réactualiser des événements, à revivre les rêves de son enfance.

Ses voyages sont devenus plus rares, de plus en plus rares, jusqu'au jour où il allait venir pour demeurer à jamais parmi nous. Et si la main, fatiguée par tant de souffrances a cessé d'écrire, son œuvre vit à travers les siècles et la personnalité du grand écrivain se dessinera d'une façon plus précise, lui assurant une place prééminente et définitive dans la littérature universelle et roumaine.

# CONTRE LA TERREUR BALKANIQUE

## L'ACTION POLITIQUE et SOCIALE D'ISTRATI

Nous continuons aujourd'hui la publication de textes et documents concernant l'action politique et sociale de Panaït Istrati. Cette action a été oubliée ou méconnue. De 1907 jusqu'à sa mort en 1935, Istrati a mené un incessant combat contre l'injustice sociale et manifesté sa solidarité avec les faibles, les vaincus, tous les opprimés.

Au fait de sa gloire littéraire, il était constamment sollicité par toutes les organisations démocratiques, pour apporter son soutien à la cause des opprimés. Il répondait toujours à ces appels, souvent au détriment de sa santé chancelante.

Ainsi, il avait adressé une lettre d'excuse au «Comité de défense des victimes de la terreur blanche dans les Balkans», que nous sommes heureux de reproduire ici.

Il faut préciser que, devant la carence des autres orateurs (Henri Barbusse, J.-R. Bloch, etc), Panaït Istrati, fiévreux, se rendit au meeting du 6 octobre 1926 et dû le présider à la place d'Henri Barbusse. Il en sortit exténué et dû se faire hospitaliser à la clinique «Victoria» à Montana sur Sierre en Suisse. Son ancienne plaie au poumon s'était rouverte. Dans une lettre adressée à Romain Rolland, le 6 janvier 1927, il donne des détails sur les circonstances et les causes de cette hospitalisation. (Nous donnons également des extraits de cette lettre importante).

Le texte de sa lettre pour s'excuser de ne pas paraître à ce meeting (où il se rendit malgré sa fièvre) a servi de préface à la brochure «Au pays du dernier des Hohenzollern» édité par le Comité de défense des victimes de la terreur blanche dans les Balkans. Cette brochure a été diffusée en Roumanie, en dépit des mesures prises par la Police. «Le dossier de Police P. Istrati» (publié dans notre cahier numéro 3, pages 9 et 10) en fait mention. La Police Politique roumaine, la «Sigourantza» était intervenue auprès des services de la Sûreté française pour que l'on fasse cesser cette «action de diffamation!» des hommes et des autorités roumaines.

Tous les détails se trouvent dans le Dossier spécial numéro 11248 A.S. dans les archives de la «Sigourantza» à Bucarest. L'ordre d'interdiction de cette brochure et sa confiscation porte le numéro 65079 du 5 novembre 1926.

Le texte de cette brochure, préfacé par la lettre publiée ici, reconstitue les circonstances de l'assassinat de l'étudiant PAVEL TKATCHENKO et mentionne les protestations internationales et roumaines contre l'impitoyable répression exercée par la Sigourantza sur les organisations de la classe ouvrière (tortures, chasse aux organisations syndicales, etc ...).

Pavel TKATCHENKO était un étudiant communiste et fut arrêté deux fois. D'abord en 1922, puis relâché sous la pression des organisations ouvrières et démocratiques et aussi par la protestation des intellectuels occidentaux, entre autres, Romain Rolland, Albert Einstein, Jean Longuet, Henri Barbusse, Léon Jouhaux, etc ...

TKATCHENKO fut arrêté une deuxième fois, en août 1926. Le dossier de la «Sigourantza» porte cette version officielle : «Bien qu'ayant les mains et les pieds enchaînés, P. TKATCHENKO a essayé de s'enfuir. Il fut tué sur place».



— Histoire d'un crime —

Édité par le Comité pour la Défense des victimes de la Terreur Blanche dans les Balkans  
avec une lettre introductive de Panaït Istrati

Le grand écrivain et membre du «Comité de Défense des victimes de la Terreur Blanche dans les Balkans», le citoyen Panaït Istrati, nous a autorisé à mettre, en guise de préface, son émouvante lettre envoyée au Meeting contre la Terreur Blanche dans les Balkans, qui s'est tenu dans la salle des Sociétés Savantes, à Paris, le 6 octobre 1926.

AMIS PARISIENS,

Une santé précaire et l'éloignement de Paris m'empêchent de me trouver parmi vous au meeting qui aura lieu ce soir à la salle des Sociétés Savantes.

**Mais si mon corps est défaillant, rien ne m'empêche d'y participer avec ce que j'ai de meilleur en moi : ma révolte contre l'universel complot de la canaille humaine qui s'acharne à briser tout effort vers une vie plus juste et plus saine.**

J'unis mes faibles forces aux vôtres qui sont immenses, parce que vous êtes le nombre, et je vous avoue ma fiévreuse appréhension qui est la suivante :

**Si les cœurs généreux d'Occident, si les esprits raisonnables du monde entier continuent à ignorer le sang innocent que la Terreur Blanche répand sans arrêt dans les Balkans, une punition implacable et absurde ne tardera pas à frapper le bon et le méchant, le juste et l'injuste, partout où l'indifférence aura été criarde.**

C'est écœurant de constater qu'on arrive à « raser » la civilisation avec la détresse d'une partie du monde !

C'est affreux de sentir soi-même que l'étalage des atrocités devient banal !

Mais combien douloureux il est de s'apercevoir que les hurlements des victimes retentissent dans le désert !

Les gouvernements de Liaptcheff succèdent à ceux de Tzankof, ceux des Averescos aux Pachaliks de Bratiano et pendant ce temps la terre tourne de la même façon ; la civilisation finance les mêmes bourreaux ; la Société des Nations reste sourde et aveugle aux ravages de la même Terreur ; les idéalistes courageux tombent toujours par légions, sous les mêmes fusillades.

Et pour cette réponse à cette épouvantable orgie de sang, c'est toujours le même Comité contre la Terreur Blanche dans les Balkans qui tient des meetings périodiques à Paris ; c'est toujours la même pitoyable cinquantaine de signatures qui oppose sa protestation inefficace à des horreurs qui font frémir les pierres, après quoi, chacun retourne à sa liberté, à sa quiétude.

Honteuse liberté pendant que le crime continue.

Egoïste quiétude pendant que des innocents sont martyrisés.

Personnellement, en qualité de membre de ce Comité et devant présider le meeting de ce soir, je me déclare confus, et de ma liberté et de mon maigre bien-être au milieu de cette mare de sang qui monte sans cesse dans les Balkans, en plein temps de paix et pleine civilisation.

Et si le sort des emprisonnés me paraît bien plus digne que celui des hommes libres si je dois envier le destin d'un Tkatchenko, fusillé sans jugement parce que communiste, ou celui du tendre M. Gh. Boujor, qui pourrit à Doftana pour la même raison ; ou encore, si je dois admirer l'héroïsme de ces paysans Transylvains de Bihor qui s'ouvrent un chemin vers les urnes en passant une rivière à la nage, en frappant à coups de hache les cordons des gendarmes, et en payant avec leur vie l'exercice d'un droit accordé par la Constitution, eh bien, dès aujourd'hui je suis prêt à dire à la France qui me donne l'hospitalité et le moyen d'exprimer mes sentiments :

Je suis communiste, bolchévick, anarchiste, je suis tout ce que vous voulez !  
Voici mes deux mains : garrottez-moi ! et fusillez-moi sans jugement comme cela se fait chaque semaine dans ma patrie, votre alliée, la Roumanie des étrangleurs !

Et permettez-moi de signer

PANAÏT ISTRATI

Membre de la Section asiatique  
de la Commission Internationale de la Coopération Intellectuelle  
auprès de la Société des Nations.



*Lettre de Panaït Istrati à Romain Rolland, du 6 janvier 1927, concernant le meeting contre la terreur blanche dans les Balkans, tenu dans la salle des Sociétés Savantes, le 6 octobre 1926 (fragment).*

«Oui, vous avez raison : les «imprudences», même «généreuses» me coûtent cher, preuve, ce voyage à Paris, qui m'a valu quand même une santé. Je dis quand même, car j'ai voyagé dans d'excellentes conditions. Néanmoins, Paris m'a fait immédiatement tousser à nouveau, et là, (veille de Noël, train bondé et glaciale!), j'ai pris froid. Maintenant je garde le lit et mes ventouses.

«Je ne regrette rien : si je n'allais moi non plus, c'eût été dommage pour eux, pour le meeting, vu que des 10 orateurs annoncés somptueusement, plusieurs étaient absents !! J'ai dû présider à la place de Barbusse, et c'est ce qui m'a fichu par terre, car je venais pour parler un quart d'heure et non pour passer toute une soirée dans une salle foudroyée de courants d'air comme une douche écossaise et d'air irrespirable.

«Mais ces braves Parisiens ! Ce brave peuple ! Ces peuples qui aiment, qui oublient la santé et qui sortent des usines pour venir vous écouter ! Non, il n'y a pas de comparaison entre les peuples. Nous sommes des pauvres diables. Eux, des héros ! (Malheureusement, leur héroïsme sert toutes les causes)».

Panaït ISTRATI.



*Fragments de l'article «Sur la mémoire de mes amis qui meurent»  
«EUROPE», 15 juin 1929.*

«Il n'y a plus d'hommes qui puissent souffrir et mourir pour leur frère l'homme, de notre temps où l'on meurt pour les usiniers. Par-ci, par-là, des cris. Des cris sincères. C'est un triste jeu — entre l'héroïsme et la littérature. Nous nous en apercevrons bientôt, tous. Et nous en aurons honte, à l'ombre de notre foi boiteuse. Mais nous n'aurons que cela, hommes qui oscillons entre la foi et l'égoïsme ! Et c'est peu de chose, que de n'avoir honte, en une époque qui a plus que jamais besoin d'héroïsme.

«Est-ce beaucoup, que d'avoir l'héroïsme défini par Romain Rolland : «faire tout ce que l'on peut ? Tout ? — Mais ce Tout n'est encore qu'un mot à «littérature» pour cet Occident dialectique».

«La création du Comité pour la défense des victimes de la Terreur Blanche dans les Balkans, puis, celle du Comité contre le fascisme, dont nous devînmes membres, me firent croire qu'une ère donquichottesque allait enfin s'ouvrir à notre soif de justice. Du chevalier, nous en avons, tous deux, le visage autant que le cœur. Que des coups à porter, ne fût-ce que dans l'imagination ! Mais combien à encaisser réellement, et c'est ce qui compte le plus de l'âme humaine. Je voyais venir la prison, ses fers, son martyr et les foules se soulever. C'était là, tout ce que nous aurions pu faire.

Il n'en fut rien».

«Les deux Comités aux cent mêmes membres, ou presque, se métamorphosèrent aussitôt en une Ronéo qui tournait à raison d'une protestation pour chaque douzaine de types pendus dans les Balkans et ailleurs, tout comme la reposante Ligue pour la Défense des Droits de je ne sais qui. Nous, les membres, nous nous contentions, chacun de notre villa ou de notre voyage, d'envoyer notre courageuse adhésion. J'allai voir Balzagette.

«C'était au moment de l'affaire Sacco et Vanzetti. Je trouvai un Léon amère, qui m'accueillit sans élan. Je lui dis :

« - Si nous descendons, tous, dans la rue, il y aura, pour nous suivre à l'ambassade américaine, cent mille hommes. Et nous sauverons les deux malheureux ».

« Nous nous sauverions, plutôt, nous » fit-il.

Puis me regardant dans le blanc des yeux :

« - Je le veux bien, mais te fais-tu fort de décider les autres à descendre dans la rue ? ».

« - Qui les autres ? ».

Il ne m'a pas répondu. Je n'en ai plus parlé. Et la noble Amérique en fut satisfaite.

«Pauvres Don Quichottes !».



# OFFREZ UN ABONNEMENT

A NOS AMIS,

A NOS ABONNÉS

Qu'il me soit permis de lancer ici un appel aux amis qui n'ont pas encore renouvelé leur abonnement. Il est vital, pour nous, que ce geste de solidarité soit accompli. Ceux qui ont aimé Panaït se réveillent et viennent grossir la phalange des amis mais nous voudrions surtout faire connaître Istrati à la nouvelle génération. Faites-nous des abonnés, donnez-nous des listes de personnes susceptibles de s'abonner. C'est ainsi que vous pouvez nous aider efficacement.

Merci aux amis nombreux qui m'écrivent et m'envoient des photocopies d'articles sur Istrati, parus dans la presse ou dans les revues. Pour notre «Centre de Documentation de Paris» il nous manque encore beaucoup, beaucoup de ces témoignages de presse concernant Istrati. Écrivez-nous pour nous indiquer ceux que vous détenez et je suis sûr, qu'ensemble nous rassemblerons tout ce qui concerne notre écrivain.

Mermoz.



**N.D.L.R.** Le montant de l'abonnement est l'indicatif du chiffre minimum pour couvrir les frais de publication de notre revue. Chacun peut, s'il le désire, augmenter ce chiffre.

**CONDITIONS D'ABONNEMENT**  
A L'ANNÉE : 4 NUMÉROS 35f  
TRIMESTRIEL

La CORRESPONDANCE J.-R. Bloch — P. ISTRATI

Des lettres importantes d'Istrati à J.R. Bloch ont été retrouvées\*. Elles viennent compléter celles déjà publiées dans *Europe* (juillet 1971) par Monique Jutrin — ainsi que deux lettres de J.R. Bloch à P. Istrati. Les autres lettres de J.R. Bloch n'ont pas été retrouvées.

Nous disposons de 34 lettres et cartes postales d'Istrati à Bloch.

C'est par l'intermédiaire de R. Rolland que les deux hommes se rencontreront. Mais avant, dès le 12 mars 1921, c'est-à-dire 3 jours avant la première lettre de Rolland à Istrati, Rolland qui se trouve à Paris à ce moment-là écrit à J.R. Bloch : « Cher ami, il faut que je vous parle d'un garçon qui — si les confessions que je viens de lire ne trompent pas — pourrait être un nouveau Gorki. Il vient de se suicider à Nice, il s'est raté à moitié ; et on m'a envoyé une longue lettre qu'il m'avait écrite il y a 2 ans, mais qui ne m'était jamais parvenue. Le génie y éclate presque à chaque page. Le garçon est balkanique. Gréco-Roumain — il a fait tous les métiers, roulé partout en Europe et en Orient. Il est dévoré de passions. Il a appris le français, tout seul, il y a deux ans avec un Télémaque et un petit lexique. Il écrit étonnamment, avec des fautes, des inversions, des cris, des jets de lumière. Il faut qu'il puisse écrire le plus grand épisode passionné de sa vie (une amitié) auquel il fait fiévreusement allusion ».

Il s'écoulera deux ans avant qu'Istrati et Bloch ne se rencontrent. Pour l'un ce sera une période d'intense création et de grande joie — pour l'autre, malade, atteint de troubles

nerveux, c'est d'abord un voyage en mer, d'où il sortira le récit *Voyage sur un cargo*, publié en feuilleton dans *l'Humanité* et aussi une importante activité politique et littéraire.

C'est en 1921 que J.R.B. devient militant du Parti communiste après avoir été pendant longtemps celui du Parti socialiste



J.R.B. était né en 1884, la même année que Panaït. Sa mère est fille d'un ingénieur lorrain, son père polytechnicien. Enfance studieuse, études universitaires poussées, J.R.B. n'est néanmoins pas insensible aux événements politiques et sociaux. C'est l'Affaire Dreyfus. Il en ressent les conséquences intimement. Il a comme ami, entre autres, Roger Martin du Gard ; plus tard il rencontrera R.R. et ce sera le début d'une longue amitié et d'une longue correspondance. En 1907 il épouse Marguerite Herzog, la sœur d'Émile, le futur André Maurois.



A l'époque où il rencontre Istrati il a déjà écrit nombre d'articles, essais critiques, pièces de théâtre et un roman fort remarqué ... *Et Compagnie*. Rolland écrira dans la préface de ...*Et Compagnie* : « Je viens de relire l'œuvre de J.R. Bloch, et à chaque fois j'ai reçu le même choc de puissance créatrice. A chaque fois, elle m'a évoqué le génie de Balzac, j'ose le dire sans réserve ».

Entre J.R. Bloch et P. Istrati, l'amitié sera difficile. Pour J.R. Bloch, l'amitié est une fonction — ce sont ses propres termes. A Istrati, il dira : « J'admire ton œuvre plus que son auteur. En amitié, J.R.B. n'est pourtant pas exempt de tous les défauts dont on accuse Panaït. Son amitié avec Rolland n'est pas sans le tourmenter. Quand la voix de Villeneuve se fait attendre c'est inquiet et bouleversé qu'il écrit à son ami : « ... l'idée seule de perdre un ami (et cet ami, c'était vous !) me jette dans des désespoirs dont vous ne vous faites aucune idée ». (Lettre à R.R. du 23 décembre 1926).

\* L'existence de ces lettres m'a été révélée par Annie Angremy, du Département des Manuscrits.

Voci la première lettre connue d'Istrati à Bloch :

«Nice, le 18 mars 1923. Je vous remercie pour votre prompte réponse. Elle m'a fait du bien. Vous aviez le droit de m'oublier : une connaissance de plus dans un milieu littéraire, — il y a-t-il quelque chose de plus banal ? Et en sortant, — seul, plus seul qu'en compagnie d'une connaissance banale, — pour me promener par une après-midi pleine de soleil, de monde, et de néant, j'ai pensé à vous malgré moi : êtes-vous, par hasard, un ami ? (mais ... excusez ! je commence à divaguer). Saluez de ma part Duhamel, dont les paroles senties de sa mission du Poète m'ont beaucoup plu. Pour vous, amitié et mélancolie».



«Paris, le 4 janvier 1925. Mon cher Bloch, j'ai bien reçu ta carte si riche d'affection amicale. Si je ne t'ai pas répondu de suite, ni à toi, ni à une dizaine de lettres qui attendent leur réponse, c'est que je travaille avec acharnement à finir la Présentation des Haidoucs, que je voudrais te remettre avant mon départ pour Nice. Aussi, je t'ai jalou-sé, en t'entendant dire avoir fini ton bouquin ! Est-ce que ces «bouquins» commencent déjà me devenir un cauchemar ?). Le samedi après-midi qui suivit la Noël, je t'ai cherché les bras chargés de fleurs. J'en fut consterné de ne pas te trouver.



«Nice, le 7 avril 1926. Mon très cher Bloch, ma femme et moi, nous sommes bouleversés d'apprendre que ta vue est menacée. Nous n'en savions rien, et cela nous prouve combien peu nous sommes aimés par les amis qui t'entourent et que nous aimons. Vraiment, je ne crois pas que ma sincérité mérite une telle punition, en France, car partout ailleurs, où j'ai aimé des hommes, j'en fut aimé.

Ne te fatigue pas à me donner des détails sur ce malheur que seulement si tu ne risques plus rien. Mon Dieu. Je ne vois pas mon Bloch les yeux hagards. Quelle horrible nouvelle devait m'apporter ta dernière lettre. Sache que si, pour te sauver, tu as besoin de deux litres de sang qui tuent la mort, je veux être celui que tu auras choisi pour te le donner. Le squelette que tu connais, brûle de la violence du sang de Cosma. Je t'embrasse fort sur tes yeux bons et sincères : tu n'auras plus rien. Tu verras. Ton ami, le meilleur.

Laisse au diable mon fourbis, ou bâcle le sans trop regarder. L'amitié par dessus les plus beaux bouquins de la terre, voilà ce que j'aime. Et autrefois, tu me mettras plus de condition à ton amitié pour moi, comme tu viens de le faire. Ionesco me dit souvent : «Criminel, et encore tu seras mon ami». C'est ainsi que nous nous aimons. Seul l'égoïsme nous répugne.



Paris, le 23 juillet 1926. (...) Ah, tyran qui te défends de la passionnante amitié que j'ai pour toi. Voilà trois ans que nous nous connaissons, et tu ne m'as jamais cherché, pour moi, pour l'heure que je sais vivre avec un grand ami en des tête-à-tête, comme nous faisons Ionesco et moi. Je ne suis pour toi qu'un autre littéraire dont il faut se défendre. Cela, je ne l'oublierai jamais. Toi et Bazalgette, de tous les hommes que j'ai connus grâce à la paperasse, êtes peut-être les seuls amis que j'ai voulu greffer dans mon sang. Méchants !



Genève, le 18 août 1926. (...) Et maintenant, à nous deux, mon méchant, à propos de ta cynique affirmation que tu m'aurais toujours cherché. Où ? — Dans les manuscrits, réponds-tu. — Je n'en suis pas satisfait. Mes livres de jusqu'à présent ne renferment qu'une minuscule partie de moi : l'artiste (si tu veux). L'ami. — l'homme assoiffé d'amitié réelle, non point livresque — celui-là fera surgir ses oreilles seulement à partir de Mikhail, — et encore ! Tu oublies que cette façon là de vivre, je l'avais depuis longtemps enterrée, — depuis le jour lointain où je m'étais aperçu que l'art est une prostituée qui promet beaucoup et ne donne qu'un cul bien savonné. (Lorsqu'elle est vierge timide, mais embrasée de désir, le monde la laisse dessécher et mourir dans l'obscurité). J'ai donc dû vivre mon art, le meilleur : l'amitié ; puis, mes passions.

Voilà. En te rencontrant, toi, sur mon chemin invraisemblable, en rencontrant Bazal et Frans, — après avoir d'abord touché au sommet de notre admiration commune, R.R., — j'ai cru m'enrichir à éclater et, à mon tour, vous communiquer ma plus brûlante chaleur : celle qui jailli directement de mes yeux, de mon visage, de mon âme, de moi, de celui qui est votre contemporain et qui pourra bientôt. Eh bien, à cet Istrati-là, vous avez, tous, toujours préféré l'autre, celui qui livrait des fragments de son amour. Il n'y a pas un parmi vous auquel j'eusse demandé, cent fois mendié, une heure de fusion amicale. Tous, vous m'avez opposé l'obstacle de vos occupations. Et puis, chacun avec sa Mérigote, sa villa Olga, sa Maison Blanche, sa Boulogne, vous êtes allé vivre vos occupations. Eh ! Je saigne en te parlant si cruellement, mais tu m'as obligé de crever un abcès qui me torture depuis longtemps ! Et quand je t'entends parler de je ne sais quelle « escorte sensationnelle », toute imaginaire, je me demande si tu es sincère avec moi.

Non, mon très aimé Jean Richard, l'Occident ne comprendra jamais l'amitié orientale. Cela ne m'empêchera pas de vous aimer comme jusqu'à présent mais aussi de soupirer après un Mikhail, qui soudait en lui l'Orient affectueux à l'Occident exquis. Ton Panait.



Voici la dernière lettre de J.R. Bloch. Nous sommes en décembre 1932. La rupture est définitive.

« Mon cher Istrati, je me suis résigné depuis longtemps au caprice dédaigneux de ton caractère. Je ne suis pas chagriné par tes longs oublis, je ne suis pas davantage étonné par tes velléités de retour à l'amitié, je les sais inconstantes, je ne fonde rien sur elles. Moi, je te conserve mon affection et tous mes sentiments. Je ne t'en veux que de ce que tu as pu faire souffrir à Bazalgette que j'aimais plus que moi-même, — beaucoup plus que moi-même, — et à Robertfrance pour qui mes sentiments croissaient en profondeur et en force, d'année en année. Pour le reste, comment t'en vouloir, de t'être pris toi-même au rôle de baladin oriental que tu t'es amusé à jouer, parmi nous, pour nous éblouir et nous humilier ? Nous t'avons aimé pour les véritables qualités qui étaient en toi, et que nous distinguons à travers ces arabesques ostentatoires. Ces qualités te sont congénitales, elles te resteront quand le vain décor tapageur se sera effondré. Elles forment le vrai et cher Panait, modeste, généreux, fier, ardent, laborieux et pur. Tant pis pour le reste, pour tout cet accompagnement trop bruyant, qui essayait de masquer le trésor sous sa musique de foire. C'est à ce véritable Panait que je suis attaché. C'est à lui que j'écris. C'est lui seul que je désire revoir. L'autre m'assomme. Ce n'est pas l'autre que j'embrasse, c'est toi. Mais c'est à l'un et à l'autre que, du fond du cœur, je souhaite la guérison, la santé, la vigueur, et ce minimum de malheur qui est nécessaire au bonheur. Ton fidèle J.R.B.



La réponse de Panait :

« Mon cher Bloch, je suis heureux de constater combien mon souvenir est resté vivant chez toi. Oui, j'aime ce violent coup de fouet, qui me cingle les reins (hélas des reins meurtris par six mois de lit). Je sens, je connais la main qui frappe. Je lui dois tant. Il y a encore quelques autres mains, que je connais et auxquelles je dois tant ! Mais, jadis, j'avais rêvé qu'elles me demandent (ou me demandassent ?) le double de ce que je leur devais. J'étais, alors, libre, amoureux, plein d'espoir. J'aurais voulu qu'on dispose de moi. (C'était au temps de Kyra et de Cosma). Le « baladin » voulait se donner tout entier à quelqu'un, à quelque chose : à un homme, à une idée. Il n'a fait que se précipiter dans le vide. Rolland lui a même écrit : « si Villeneuve est trop près de Paris, je saurais aller plus loin. Et en Russie je n'ai trouvé qu'un dogme, un dogme qui bouffait les meilleurs hommes.

C'est tout, mon bon Jean Richard. Il ne faut chercher plus loin. Plus loin, nous sommes,

tous, les mêmes, chacun renfermant un « baladin » ou autre chose. Autre chose de pire. Par exemple : ni toi, ni Bazalgette, ni Rolland, n'êtes pas venus, une nuit, enfoncer ma porte, et crier : viens frère ! Bats ta femme, chasse tes enfants et écoute-moi, cette nuit, j'ai besoin que tu m'écoutes !

Non. Vous n'êtes pas venus. Comme Mikhaïl. Comme Ionesco. Chez le meilleur homme que j'ai connu en Occident, l'amitié vient après la famille, après l'œuvre, après la quiétude. Jouve (le premier de ces hommes que j'ai aimé et qui m'ont aimé) m'a fait un jour brusquement comprendre qu'il n'y a plus rien entre nous simplement parce que je lui avais dit que je ne comprenais pas sa poésie, qu'il me lisait avec élan.

(...) Certes, j'ai eu, j'ai et j'aurais encore (si je vis), à l'égard de l'amitié, de vilaines manières. Tu m'as bien défini : saltimbanque ! Mais cet ami-saltimbanque ne peut pas vous oublier et, malade, c'est lui qui vous écrit le premier, (pas vous !) de ce désert montagneux, (je suis à 15 km du marché le plus proche et à 50 km du chemin de fer Pascani) où l'arrivée du facteur est son plus grand événement de la journée. J'ai voulu avoir de toi un mot. Je l'ai. Il est amer, mais il est chaud. Je le garde. Et puisque je n'ose pas écrire à Rolland, dis lui de ma part qu'en Orient, ceux qui croient mourir, demandent pardon, pour des offenses probables, à ceux qui sont bien portants, leurs proches, et leur baisent la main. Je demande pardon à R.R. et lui baise la main\*. A toi aussi. Ton ami, de toute ma force. » (Lettre à P.I. - 25 juin 1922).



Évoquons maintenant ce qu'a été la collaboration des deux hommes. J'ai indiqué plus haut que R.R. avait prévenu dès mars 1921 J.R.B., de sa découverte d'un Gorki balkanique. Il souhaite même qu'ils se rencontrent. Pourtant, déjà, il a des réticences. Il écrit : « (...) vous êtes un terrible homme, beaucoup trop rempli de vos passions, pour bien voir les autres âmes, et qui attend du monde tout ce qu'il projette de son désir. (...) Vous êtes injuste pour Jouve, comme je crois vous l'aviez été l'an passé, pour Martinet. Ils l'ont été moins que vous : car ils m'ont parlé de vous qu'en terme chaleureux. Je ne risque plus à vous indiquer d'autres amis. Vous demandez aux hommes – je ne dirai pas trop – mais autre chose que ce qu'ils sont. Il n'y a que l'art qui pourra vous le donner. Jamais la vie. (...) J'aurais pourtant aimé à ce que vous connaissiez à Paris Bazalgette au cœur chaud, l'apôtre de Whitman, et J.R. Bloch, un des rares écrivains français qui est le feu créateur. (...) »

Mais, nécessairement les deux hommes se rencontreront. Devant les corrections importantes à opérer sur les manuscrits d'Istrati – impossibles matériellement pour R.R. à part Kyra Kyralina – celui-ci songe déjà à quelqu'un pour réaliser ce travail. Il écrit à Panait : « (...) Dans son état actuel, votre œuvre ne pourrait être publiée nulle part. Vous savez très mal le français (ce qui est naturel) et non seulement les pages sont criblées de fautes d'orthographe et de syntaxe (j'ai corrigé les plus plus grosses d'un bout à l'autre de l'ouvrage) mais, souvent, ce sont les constructions mêmes qu'il faudrait refaire ; et c'est là un assez long travail que vous ne pouvez faire seul. Je ne pourrai vous aider en cela ; mais je réussirai certainement à vous trouver à Paris quelque ami qui vous rende ce service... ».



Cet ami, c'est J.R. B.

Voici deux lettres de R. écrites le même jour, le 6 septembre 1923, l'une à Panait, l'autre à J.R.B. où l'on apprend que les deux tâches, celle de correction et celle de publication chez Rieder, incomberont au directeur de la collection des Prosateurs français contemporains.

\* Les pardons sont toujours réciproques. Ma femme, (très jeune) lit ta lettre et l'aime. Elle voudrait te lire. Veux-tu lui envoyer la Nuit Kurde ? (Vous ne devez plus me lire. Vous, les amis bons. Je suis un infirme qui n'écrit plus que pour gagner sa croûte).

La lettre à Istrati : « Cher ami, j'allais vous faire part de la chaleureuse admiration de J.R.B. pour Kyra, quand votre lettre me montre que vous avez déjà été avisé directement par lui. Je vous transcris pourtant ces lignes d'une lettre que J.R.B. m'écrit « Je voudrais mettre mon autorité (de co-directeur à la maison Rieder) au service d'Istrati : Europe m'a apporté le premier échantillon de son art. Pas d'hésitation possible. Tous les traits de la grandeur s'y trouvent. »

Dans tous les cas voici ce que je vous conseillerais : je crois qu'on pourrait faire prendre un volume de vos récits par la maison Ollendorff, et peut-être les droits seraient-ils là un peu plus élevés. Mais si J.R.B. s'intéresse aussi ardemment à ce que vous écrivez, je vous engagerais à lui donner la préférence : car ce qu'aime J.R.B., il saura le défendre ».



Lettre de R.R. à J.R.B. : « (...) J'étais bien sûr que le récit d'Istrati vous frapperait. Vous êtes un des rares écrivains qui soient sensibles au génie, avec ou sans fautes d'orthographe. Il y en a beaucoup dans Istrati ; voici justement la question : j'ai deux gros manuscrits de lui, qui représentent deux volumes de l'œuvre projetée : Adrien Zograffi. Mais ces deux volumes ne sont pas publiables sous la forme actuelle. Le récit autobiographique, qui en est, ou qui en devrait être le roman principal, disparaît presque sous la frondaison des récits épisodiques, et il serait préférable qu'il fut complètement écarté, — au moins pour une première présentation — car il est très inférieur aux digressions. Je crois donc qu'il faudrait d'abord faire un choix des meilleurs récits : (il y en a d'admirables : Oncle Anghel, Sotir, etc...) mais il faudrait aussi les réviser soigneusement : car le style est parfois extrêmement incorrect — (il est, d'autres fois d'une justesse étonnante) — rien de plus naturel chez un homme qui écrit d'un seul jet, une langue qui n'est pas la sienne. Mais cette toilette est nécessaire ; vous devez y passer un certain temps.



Enfin, R.R. à Istrati, le 25 janvier 1924. « Cher ami, il a été convenu que tout ce qui concernait l'impression de vos volumes serait maintenant affaire entre vous et J.R.B. Je ne dois plus m'en mêler. (...) Il va de soi que vous avez toujours le droit de discuter avec J.R.B. ses modifications. J.R.B. est un homme loyal et franc et qui aime la franchise. C'est, d'autre part, un bon ouvrier, un vrai artiste ; et vous (ou votre Kyra) vous êtes en bonnes mains. (...) »



C'est le début d'années d'étroite collaboration et l'on peut dire, de réelle amitié. Quand ils se trouveront l'un et l'autre à Paris, c'est ensemble qu'ils corrigeront les manuscrits, corrections qui ne touchent pas seulement l'orthographe ou la syntaxe, mais aussi la structure, la compréhension, l'inconséquence parfois des dires des personnages, critiques, jugements encore, envers lesquels Panait saura toujours gré à J.R.B. Je n'insiste pas ici et vous renvoie à ce qu'en a très bien dit Monique Jutrin dans Europe.



Pour bien connaître le jugement de J.R.B. sur les livres d'Istrati, c'est à une lettre à R.R. du 31.8.1924 que je ferai référence : « ... J'ai relu et mis au point, ce mois-ci, le second volume d'Istrati. Son Cosma est un pur chef-d'œuvre. Du génie, à l'état (je ne dirai pas brut : il y a un art profond sous un vernis de maladresse ; art profond, instinctif, sûr) de communication directe. Ce long récit dépasse encore tout ce que ce premier volume nous avait donné. La puissance de vision y atteint l'expression légendaire ; des pages me font penser au Livre de la Jungle, d'autres (mais oui !) à Homère, d'autres au Gorki des dernières nouvelles. (...) Je n'ai pas regretté les longues heures passées sur ce beau manuscrit. Concevez l'émotion du laveur de diamants qui, lisant du papier, lavant des boues, du commencement à la fin de l'année, trouve enfin un diamant pur sous le jet d'eau. J'aime beaucoup moins la Mort de l'Oncle Anghel, qui fera partie du même volume. Je le lui ai écrit.

(...) Il y a du guindé dans l'Istratisme. Et puis une tendance naïve au moralisme d'École du dimanche, au prêche du Recueil de lectures classiques, un curieux retour, barbare, enfantin, à une « finalité » de bazar (le vice puni, la vertu récompensée).

Quant à Oncle Anghel, c'est dans sa sobriété, une des bonnes choses qu'il ait écrites, une des plus fortes et des plus profondes.

Mais quels progrès il fait dans la langue, cet animal-là ! Vocabulaire, tours, syntaxe, tout s'enrichi, s'harmonise, se case. J'ai eu bien moins de travail à donner sur ce second volume (...).



Le souci constant d'Istrati est de voir justement, reconnu par le public, le travail de J.R.B. A plusieurs reprises, il l'évoque.



Le 11 août 1924, à Jean Richard. «... Et maintenant, une question entre nous deux. Il s'agit de l'énorme travail que tu déposes sur mes manuscrits. Cela, mon ami, il faut que, d'une façon ou d'une autre, le public te sache. Je ne suis pas du tout un orgueilleux et je ne tiens pas qu'on m'accorde ce qui n'est pas mon droit. Une explication et des aveux de ta part s'imposent. Tu fais un travail de langue française : eh bien, il faut le dire. Le dire jusqu'à quel point il y va, et où il cesse. Moi, je ne me rends aucun compte, ou très peu. Le lecteur avisé s'en rendra mieux.

J'appellerai cela, une collaboration. Tu collabores avec moi. Il faut le dire, à la fin de ce volume ou à la fin du troisième, les Haidoucs, qui mettra fin aux « Récits d'Adrien Zograffi ». Ça, du côté moral et intellectuel. Il y a aussi un côté matériel. De celui-là, je m'en chargerai sans te demander, et dès que mes moyens me le permettront ».



Le 7 juillet 1925. « Mon cher Bloch, je viens de finir à l'instant la lecture des Haidoucs en volume, pour voir si les corrections sont bien faites. Il y a très peu de choses à corriger au prochain tirage. En tout cas, le volume ne souffre pas des erreurs qui s'y trouvent.

Et ce n'est pas pour te dire cela que je t'écris, mais bien pour te faire apprendre ma chaude gratitude à l'égard de ton travail, de ta part de collaboration à cet ouvrage encore. Car c'est une vraie collaboration, mon cher ami, tu as beau te cacher derrière ton franc désintéressement. Mais, je t'en prie, mets toi à ma place, — à ma place d'ami qui sait aimer un ami, — et raisonne : d'abord, on me reconnaît assez de qualités pour que ma vanité soit satisfaite et pour que je n'ai plus besoin de me parer avec celles qui ne m'appartiennent pas. Celles-ci t'appartiennent, mon bon ami, et on le saura, je tiens à ce qu'on le sache, et de ton vivant, de notre vivant. C'est une justice élémentaire que je réclame là, justice pour toi, pour moi et pour ce lecteur qui m'apprécie au-dessus de mes mérites.

Et il ne nous sera point difficile de rendre publique cette justice. Par exemple : l'hiver prochain, à l'apparition des autres deux volumes des Haidoucs : volumes qui mettront fin aux Récits d'Adrien Zograffi, — à cette occasion j'écrirai quelques lignes circonstancielles, dans lesquelles je me désisterai honorablement et amicalement du mérite qui est dû à Jean Richard Bloch. Et mon très cher ami Bloch me fera le plaisir de reconnaître, à la page suivante que, en effet, Istrati ne sait pas le français si bien qu'il l'a montré, — mise au point qui ne lui enlèvera aucune plume de son panache. N'est-ce pas que tu ne m'enverras pas promener cette fois encore ?

Pour ne pas être en reste vis à vis de tout ce que fait J.R.B. chez Rieder pour la défense de son œuvre, Istrati en différentes occasions témoignera de son amitié.



Le 19 mars 1925. « Cher vieux, Rosenthal me charge de te prier d'examiner la proposition suivante et de nous donner la réponse avant ton départ : Il veut, entre autres traductions que nous envisageons actuellement, donner en roumain un bouquin de toi, et il pense à Lévy. Mais nous n'avons pas encore lu ce livre, et vou-



drions savoir s'il est ou non un roman juif, auquel nous donnerions préférence. S'il ne l'est pas, et si tu aimes plutôt un autre de tes ouvrages, (exceptés les trop volumineux), alors fais-le nous savoir lequel.



1926. Domniza de Snagov est l'objet d'un échange de lettres fructueux, d'une attention soutenue et de critiques amicales de la part de J.R.B. qui forcent l'admiration de Panaït. Mais le critique français s'inquiète, lors du séjour et de la visite en Suisse que Panaït rend à son ami retrouvé, Jehouda.



Panaït répond : « ... Tu dis que j'ai caché l'affaire avec Jehouda et la N.R.F. ? Plutôt : je n'ai pas eu le temps de vous le dire. Je n'ai rien à cacher, car je ne fais pas de crime. Par le nouveau contrat avec Rieder, je me suis réservé le droit de publier 3 volumes. (en dehors de l'histoire d'A.Z.) où je voudrais. J'ai fait cela pour être agréable à quelques amis qui me demandaient un ouvrage, et aussi pour voir comment procéderont d'autres maisons d'éditions.

Ainsi, j'ai signé pour un volume avec les Éditions de France pour plaire à Pierre Bonardi, brave ami, (mais j'ai vu que cela m'a immédiatement valu 10 000 d'avance, dont j'avais un besoin urgent).

Gallimard me demandait 1 volume, si possible 2 et même 3. Comme je voyais que toi et Crémieux laissez tomber le pauvre Jehouda, lequel, n'importe comment, vaut plus qu'un Pierre Benoit (par sa foi), j'ai dit à Gallimard que je lui donne un volume, un seul, s'il accepte d'abord un ouvrage en collaboration avec Jehouda, un roman juif qui m'appartient mais dont le côté juif gagnerait si Jehouda y ajoute l'atmosphère. Voilà tout. » (Lettre du 2 juin 1926).

Il faut croire que ce ne fut pas tout pour J.R.B. Commençait-il à s'exaspérer des imprudences, de la versatilité, des inconséquences d'Istrati. Directeur à la Librairie Rieder, prit-il ombrage de ses rapprochements avec d'autres éditeurs ? C'est probable. De plus, des différences de conception, au niveau des luttes politiques, apparaissent déjà. C'est le début de leur brouille. Durant plusieurs mois, ils ne correspondent plus.



Puis J.R.B., le 26 septembre 1927 : « Tu t'es conduit trois fois, à ma connaissance, comme un serpin avec moi. La première fois quand tu t'en es allé, l'an passé, débâtérer contre moi dans une réunion publique sans même avoir le courage de m'en informer toi-même. (Il a fallu que je l'apprenne par des tiers. Je n'ai fait qu'en rire. Tu raisonnais, ce jour-là comme un enfant. Facile de venir, entre deux trains, à Paris, lancer ses prophéties à la foule assemblée, vitupérer les amis qui vivent trois cents jours de suite dans la fournaise, puis de repartir dans sa solitude, ses voyages, ses amours, sa liberté !). La seconde fois, c'est le printemps dernier, quand, n'osant pas venir toi-même, tu m'as raconté quelques âneries au téléphone.

La troisième, quand, ayant achevé Mikhaïl, tu ne m'as pas envoyé ton manuscrit à relire. De toutes tes facéties, la dernière seule m'est sensible. Je croyais avoir acquis le droit à ta confiance par mon admiration pour ton œuvre (j'admire ton œuvre bien plus que son auteur) et par le dévouement que tu as dû toujours sentir en moi (pour toi autant que pour ton œuvre). »



La réponse d'Istrati, le 30 septembre 1927 : « Mon cher Bloch, j'ai reçu, enfin, hier, la lettre que j'attendais de toi et qui met fin à mes inquiétudes. Encore une, pareille à la tienne, de Bazalgette, et je pourrais te dire que je n'ai pas perdu ces deux amis que Roland me recommandait en 1922 (et non 24) dans les termes que tu peux lire aujourd'hui même dans les Nouvelles Littéraires.

Tu as raison de me dire ce que tu me dis, évidemment, sans amertume, car tu me connais mieux que quiconque. Mais le terrible de la vie, c'est que nous avons tous raison. Tout le monde a raison. Et, aussi, tout le monde a tort.

Je ne t'ai pas visé, toi, et uniquement toi, dans deux et non cette seule réunion publique (la seconde fois a été au meeting de Bruxelles, en juin) dont tu parles.

Dégoûté de ces meetings, comme de toute activité du Comité pour la Défense du fromage rassi, j'ai crié ma colère (je l'ai criée de la tribune) contre tout ce comité fantôme, en citant une dizaine de noms dont, parmi les plus chers, le tien. Je l'ai dit à R., à Barbusse, et te le dis ici : je vous en veux d'avoir constitué cette foutaise de défense qui devait ridiculiser bientôt le plus formidable des drames, drame sanglant, dont les miens, les nôtres, sont victimes depuis Varna jusqu'à Varsovie. Ce n'est pas de cette façon là que je conçois la défense des hommes que nous empoisonnons avec des idées et surtout avec des sentiments.

Aussi, à Bruxelles, j'ai dit qu'on ne m'appelle plus à manifester que le jour où, — oubliant les «trois cents jours» dont tu parles — chacun viendra se mettre à la tête de ces foules enthousiastes et aller in corpore crier sa haine, demandeur des mesures immédiates, contre ceux que nous combattons.

Je suis cet homme-là. J'en ai donné l'exemple il y a plus de 15 ans. Je suis prêt de recommencer, avec cette certitude, que je n'avais pas à l'époque, qu'aujourd'hui, jamais une mitrailleuse n'oserait crépiter contre un front composé de : R.R., Barbusse, Séverine, Duhamel, Bazalgette, Victor Marguerite, toi, moi et le reste de l'obituaire.

Ferme-la, donc, sur ce chapitre, gueule amicale que j'ai dans la peau, comme celle de Bazal, et n'en parlons plus. Toutefois, — en rappelant ces «deux trains» entre lesquels je viens à Paris «vitupérer, puis repartir dans ma solitude, mes voyages, mes amours, ma liberté», — tu aurais pu te souvenir qu'en décembre 26 j'ai quitté la chaise longue à Montana et suis venu trouver, au meeting de Paris, trois orateurs des 10 annoncés. C'est alors que j'ai gueulé horriblement. \*

Sur les «âneries» du téléphone, je passe : cela s'est passé entre nous. Nous reviendrons un jour, si tu le veux (j'habite à 300 pas de toi).

Et maintenant que nous sommes à la «troisième et la seule facétie qui t'est sensible», sache qu'elle tourne tout à mon honneur. Le témoin en est Robertfrance même, que j'ai pu conspué hier par téléphone et qui est la cause de ma défaillance. Ce brave ami s'était offert de te suppléer avec un tel empressement et une telle insistance que, comme il me présentait justement ton remplaçant Jean Prévost, j'avais acquis la douloureuse conviction que tu ne voulais plus t'occuper de ma paperasse. Crois-moi, Bloch, cela m'a coûté plus cher que si tu m'avais baisé la plus adorée des maîtresses ! Je ne te l'ai pas dit, par amour amical. Je me suis contenté de dire à Robertfrance ces paroles : — C'est bien. Tu auras le manuscrit de Mikhail. Mais si longtemps que Bloch ne me l'auras pas dit lui-même, je me refuse de croire qu'il n'est plus, pour moi, le directeur de la collection «Prosateurs français contemporains» chez Rieder.

Hier, en lui rappelant cela, il m'a répondu : — Si tu avais envoyé directement à Bloch le manuscrit (c'était le 30 juillet), il ne serait pas à l'imprimerie, en ce moment.

Peut être qu'il a lui aussi raison. Mais sache que je me fous de toutes les imprimeries et qu'à l'avenir mes manuscrits te parviendront comme par le passé.



Avant même son départ et son retour d'U.R.S.S., tout n'allait donc pas pour le mieux entre Istrati et la plupart de ses amis qui avaient concouru à sa gloire littéraire.



La politique va, définitivement, les séparer. Rolland dira, et ses paroles semblent incroyables : «Panait Istrati n'aurait jamais dû se mêler de politique ...». C'est un long silence qui s'installe, volontaire chez J.R.B., interrompu seulement par son premier et dernier article sur Istrati paru dans Monde, le 15 février 1935, et intitulé : «Homère, marchand de cacahuètes».

---

\*J.R. Bloch assistait à ce meeting. Voici ce qu'il dit à R. Rolland dans une lettre du 23.12.1926 : «... Aperçu hier, Istrati, qui a fait la folie de venir entre deux trains pour présider (!) un meeting de la C.G.T.U. contre le fascisme. Barbusse avait bien su, lui, ne pas se déranger de Nice. J'ai trouvé notre ami fiévreux et creusé». (Lettre à R.R. - Fonds R. Rolland).

C'est à Arcos et à Moi que R.R., après la guerre, adressa Istrati. Je fus ainsi de ceux qui eurent, les premiers, le privilège de reconnaître le génie du père de «Kyra Kyralina». J'ai eu d'autant plus l'occasion d'admirer ce génie que, par fonction d'amitié, je relus les manuscrits de tous ses premiers livres. Ses progrès dans le maniement du français eurent de quoi surprendre. Il mit quelques années à s'en rendre maître, mais il n'y mit que quelques années. Cela ne fut pas ce qui, en lui devait nous étonner le moins.

Par contre, je ne fus pas long à discerner le véritable caractère du personnage. Peu de temps après l'avoir rencontré, j'eus l'occasion de m'en ouvrir à un ami, et je me souviens de l'avoir alors nommé : «Homère, marchand de cacahuètes».

— «Dur, mais juste», me répondit cet ami, qui le connaissait bien.

Homère a parlé seul d'abord. Aujourd'hui c'est l'autre qui a la parole. La première manifestation publique, éclatante, de l'autre, ce fut cette lettre d'adieu que sa Pureté jeta à la face de notre Occident pourri, lorsqu'Istrati partit pour l'U.R.S.S. L'«Humanité» d'alors crut devoir faire de ce papier invraisemblable l'honneur de sa première colonne.

Je dis «invraisemblable» parce que nous avons de quoi nourrir de détails tristement ou joyeusement authentiques les dessous de cette fameuse intransigeance morale, qui s'arrogeait le droit de nous juger et de nous condamner en bloc. Au reste, l'évènement n'a pas tardé à en décider. On sait ce qu'il est advenu de ce pèlerinage tumultueux, commencé en gloire, achevé en chienlit.

Je n'éprouve aucune satisfaction de voir les années nous donner raison. Homère pouvait vaincre. C'est le contraire qui s'est produit.

Il y a un an ou deux, son échange de lettres avec un célèbre écrivain catholique de chez nous, que son odorat n'avait pas trompé et qui avait flairé là un esprit en décomposition, sonnait le glas du héros. Ce Haidouk était en peau de lapin.

Ceux qui aiment ses livres de début, ceux qui ont quelquefois senti battre son cœur, ne s'en consoleront jamais. Je n'éprouve aucune envie d'en triompher. Un coin de moi conservera sa tendresse au conteur enivré. Silence, aujourd'hui, sur le pécheur repentant qui cherche le pardon de ses fautes dans les eaux mortes du conformisme, du nationalisme, de l'antisémitisme et de la réaction. ➤



Conspiration du silence, dont, ironie du sort, J.R. Bloch, n'est pas aujourd'hui exclu. Pour nous, nous gardons notre admiration pour l'auteur de ... Et Compagnie, de La Nuit Kurde et nous n'oublions pas l'essentiel que nous a révélé cette correspondance : la franche, fraternelle et efficace collaboration, exemplaire à plus d'un titre. Il aura fallu plus de quarante ans pour que le souhait d'Istrati se réalise : reconnaissance et hommage à J.R. Bloch. C'était, là aussi, l'affaire du destin.



Nous remercions Mesdames Claude Bloch, Marianne Milhaud, Marie Romain Rolland, Marga Istrati, Monsieur Michel Bloch, qui, très aimablement, nous ont renseigné dans nos recherches et donné l'autorisation de publier lettres et passages de lettres.



Jean Richard, Romain, Panait, l'envie me vient de vous réunir une fois, ici, dans une même pensée. Vous qui étiez si proches enfin, qui procédiez d'une même volonté de progrès, de justice — je souhaite que la société future pour laquelle vous avez lutté, chacun avec une politique différente, mais avec un même cœur, — vous reconnaisse comme ses constructeurs et vous réunisse dans un esprit de tolérance qui a tant manqué dans les dernières décennies.

Mais on ne refait pas l'histoire, «c'est comme ça» disait Tolstoï.

Non, après tout, Panaït, tu as eu raison de n'écouter que toi-même, chacun son destin. Le tien n'était pas de suivre les masses, mais de t'y mêler, de comprendre, de voir clair et de dire ta vérité. Mais celle-ci n'était pas de ton temps. Tu étais un homme d'avenir, Panaït, un des ces «précurseurs» comme aurait pu dire R. Rolland. Ceux-ci finissent le plus souvent assassinés. C'est pour nous, hommes d'aujourd'hui, et pour les hommes de demain que ton message s'adressait. Tu as déjà rendu heureux les milliers de gens qui t'ont lu. C'est demain, des millions qui découvriront, grâce à toi, leur chemin, leur liberté, leur bonheur.

Panaït, toi qui ne savait jamais parler d'amitié sans que batte ton coeur, c'est en l'écoutant, que tu as rejoins l'éternel.

DANIEL LERAULT.



Notice bibliographique sur :

«IL Y A ONZE ANS A SAINT-MALO»

(Nous avons reçu du journaliste Mels De Jong (fils de l'écrivain A.M. De Jong, le grand ami de Panaït Istrati, la note suivante :)

Il y a onze ans à Saint-Malo fut écrit à Beethoven, chez A.M. De Jong, le 1er août 1933.

La bibliographie de Monique Jutrin mentionne la publication de cet article dans Marianne, le 15 août 1934.

Or, le travail de traduction, sans doute dû à A.M. De Jong, a précédé la publication de l'original dans l'hebdomadaire satirique socialiste. «De Notenkrater» a publié en 1933, dans deux numéros consécutifs, TE SAINT-MALO, TIEN JAAR QELEDEN (pp. 247 et 255 de la collection 1933). Les deux parties sont munies, la première d'un portrait d'Istrati par FUNKE KUPPER, la deuxième d'un portrait d'Istrati par G. VAN RAEMDONCK (daté 6/8/33).

Note de la rédaction : «Nous profitons de la présence de Panaït Istrati dans «notre pays, il nous a donné une petite nouvelle que nous publions ci-dessous et «pour laquelle nous interrompons le feuillet de De Jong sur Istrati ; nos lecteurs «seront certainement d'accord avec cela : le meilleur commissionnaire est depuis «toujours l'homme lui-même ... Nous leur faisons en outre remarquer que c'est «notre journal qui publie ce conte avant tous les autres».



COMPTÉ RENDU de l'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE du 12 JANVIER 1980

L'Assemblée générale des "Amis de Panaft ISTRATI" s'est tenue comme prévue à MONTREUIL (Seine St.Denis) le 12 Janvier 1980.

La réunion était placée sous la présidence de Mr. Marcel MERMOZ. Mr. COURBIS assurant le secrétariat.

Compte-tenu du dispersement des Adhérents à travers la France et à l'Étranger de nombreuses lettres d'excuses avaient été adressées néanmoins de nombreux adhérents de la région parisienne étaient présents pour faire le point de notre activité passée et future.

Marcel MERMOZ présenta le Rapport d'activité pour l'année 1979. Quatre nouveaux numéros des Cahiers ont été tirés cette année et diffusés à environ 450 Abonnés; La progression des adhérents est également constante; 293 en 79 et l'on s'aperçoit que les jeunes commencent à s'intéresser à l'œuvre de Panaft ISTRATI.

À mesure que grandit notre audience, l'on découvre des documents nouveaux sur notre grand écrivain francophone et la matière destinée à la rédaction de nos Cahiers n'est pas prête de s'épuiser.

Mais, indique M. MERMOZ, il se trouve pratiquement seul à Valence pour composer et faire paraître les Cahiers en temps utile du fait de la dispersion de l'équipe rédactionnelle. Cela pose un problème.

Les perspectives pour 1980. Cette année aura lieu le 2ème Colloque international. La date retenue se situe dans la 2ème quinzaine d'Avril. Elle sera patronnée par l'Université de Paris III Sorbonne et se tiendra vraisemblablement au Grand Palais. L'inauguration de la plaque commémorative rue du Colisée aura lieu à cette occasion.

Il y a un important travail de préparation et l'Association fait appel aux adhérents de la région parisienne pour accepter quelques responsabilités. Il nous faut aussi trouver un support financier pour que ce colloque puisse se dérouler dans de bonnes conditions et sur ce plan nous sommes assez démunis.

Nous sommes heureux de présenter l'Exposition sur l'œuvre et la vie de P. ISTRATI pour la première fois dans la région parisienne à Montreuil; elle sera présentée lors du Colloque à la Sorbonne. D'autre part nous attendons des réponses pour présenter l'exposition dans d'autres bibliothèques de la région.

Sur le plan purement intellectuel, la connaissance de l'action et de l'œuvre de Panaft ISTRATI est en progression; mais elle demande encore un effort de la part de l'élite littéraire de notre pays pour qu'elle trouve sa juste place. Les Amis de la première heure ont rassemblé une documentation très riche d'une part à l'Université de Nice et d'autre part au Collège coopératif à Paris. Il reste encore un très grand nombre de documents à photocopier.

La situation financière de l'Association a ensuite été exposée. Elle fait apparaître un équilibre très précaire: la hausse générale des coûts du papier, des frais d'impression et d'acheminement du courrier et le décès de quelques amis bienfaiteurs pèsent lourdement sur le budget. L'Assemblée générale approuve l'augmentation de la cotisation annuelle pour les Membres actifs à 50,00 F. et l'abonnement à 35,00 F.

L'élection de nouveaux Membres au Comité d'honneur et au Conseil d'Administration est ensuite proposée.

Au Comité d'honneur ont été élus à l'unanimité Mr. VERCORS Ecrivain en remplacement de Mr. Joseph KESSEL (+) et Mme Annie GUEHENNO comme Membre en remplacement de Mr. Jean GUEHENNO (+)

Au Conseil d'Administration et Comité d'Action ont été élus à l'unanimité:

Président : Mr. Marcel MERMOZ

Trésorier : Mr. Pierre ACCARD

Secrétaire : Mr. Henri COURBIS

Secrétaire adjointe : Mme Marguerite ANDRE

Membres : Mme Annie CINGISER

Mme Stéphane FRONTES

Mme Hélène GUILLIERMOND

Mme Frédérique LEFEVRE

Mr. Guy LEMONNIER

Mr. Henry NALLET

Mr. Christian TROUVERIE

Questions diverses: Des diverses interventions des Amis présents il y a lieu de noter:

l'information de Mr. GODEBERT, réalisateur de la série radiophonique sur les "Chardons du Baragan" qui doit être programmée sur "France Culture" probablement en Avril 80. Il indique que Mme FRONTES a fait de cette oeuvre une adaptation dialoguée de grande valeur. Il nous relate les difficultés qu'il a rencontré pour l'adaptation musicale.

Mr. REGIS, qui doit se rendre prochainement à un congrès coopératif à Moscou demande à M. MERMOZ de lui donner quelques précisions sur les documents qui pourraient être retrouvés en URSS. sur P. ISTRATI. Il pourrait, sous toute réserve, faire une démarche dans ce sens.

Un adhérent indique que pour le prochain colloque, il faudrait peut-être rechercher un financement auprès du C.N.R.S..

L'Ordre du Jour étant épuisé la séance est levée à 16H.45; et les assistants sont invités à se rendre vers le lieu de l'Exposition.

Le Secrétaire de séance

Paris - 30 mai 1933  
"L'INTRANSIGEANT"

...vain attaqué. Le romancier Pa-  
...Istrati vient d'être attaqué en Rouma-  
...le. C'est, samedi soir, dans une gran-  
...de librairie, par un groupe d'étudiants anti-  
...sémite. La police fut intervenue pour dé-  
...gager Istrati et le protéger.

"LE TEMPS" - Paris 29/5/33

Roumanie. — L'écrivain communiste Panail Istrati a été attaqué, samedi soir, dans une grande librairie de Bucarest par un groupe d'étudiants antisémites. La police a réussi à dégager M. Istrati.

1<sup>o</sup> COLLOQUE INTERNATIONAL  
« PANAIT ISTRATI »

Nice, 13-14 novembre 1978

Un colloque international consacré au célèbre écrivain franco-roumain Panaït Istrati a eu lieu les 13 et 14 novembre à Nice. Cette manifestation a été organisée sur l'initiative de l'« Association des Amis de Panaït Istrati » (présidée par Marcel Mermoz et ayant son siège à Valence, comme on le sait), en collaboration avec le Département de Français de la Faculté des Lettres de Nice et la direction de la Bibliothèque Universitaire de cette ville.

Ce premier colloque « Panaït Istrati » (placé sous la présidence d'honneur de M. le Recteur de l'Académie de Nice, de M. le Président de l'Université de Nice ainsi que de Mme le Doyen de la Faculté des Lettres et Science Humaines), avait

été prévu dans le cadre des accords culturels franco-roumains pour l'année 1978 (comme nous l'apprenons en lisant le nr. 11, sept. 1978, des Cahiers Panaït Istrati), et, de ce fait, a bénéficié de l'appui et de la collaboration des Services Culturels de l'Ambassade de Roumanie à Paris.

Les travaux du colloque se sont déroulés dans la salle de conférence de la Bibliothèque Universitaire — Section Lettres — de Nice, réunissant environ 30 participants, universitaires et non-universitaires (professeurs, journalistes, médecins, etc.), souvent membres de l'« Association des Amis de P. Istrati ». Au cours des trois séances de travail, les participants ont écouté, avec grand intérêt, une dizaine de

communications — abordant des sujets très variés — et ont pu prendre part aux nombreuses discussions qui ont suivi.

La première de ces séances a été ouverte par le Président Marcel Mermoz qui a prononcé un discours de bienvenue adressé à tous les participants. M. Mermoz a salué chaleureusement les membres de la délégation roumaine : MM. Alexandru Oprea (qui conduisait la délégation), Pompiliu Marcea, Alexandru Talex et Mme Margareta Istrati, veuve de l'écrivain et invitée d'honneur des organisateurs. M. André Daspre, professeur à la Faculté des Lettres de Nice et secrétaire du colloque, a pris ensuite la parole pour présenter le programme de ces deux « Journées Panaït Istrati ». Au cours de cette première séance de travail, plusieurs orateurs se

sont succédés; le prof. David Seidmann, de l'Université de Tel-Aviv (Isaac Horovitz et P. Istrati), Daniel Lérault, de la Bibliothèque Nationale de Paris (La correspondance P. Istrati — Jean-Richard Bloch), qui a présenté plusieurs lettres inédites, échangées entre ces deux amis, enfin le prof. Alexandru Oprea, écrivain, directeur du Musée de la Littérature Roumaine de Bucarest (Panaït Istrati et Jean-Jacques Rousseau), qui a établi un intéressant parallèle entre les deux écrivains; M. Oprea a montré que P. Istrati n'a été influencé que par une partie de l'œuvre de l'écrivain français (Les Confessions) et que le « rousseauisme » d'Istrati est différent de ce que l'on comprend habituellement par ce terme.

Pendant la seconde séance de travail, Mme Sarah Safir-Lichnewsky, Vice-Présidente de l'« Association des Amis de P. Istrati » et collaboratrice très active de Marcel Mermoz, a parlé de Panaït Istrati — autodidacte, Mme Sanda Gablesco (Monaco) de L'Art narratif chez P. Istrati analyse fine et subtile des « problèmes que pose la construction temporelle de temps dans le Cycle des Haidoucs » (entre autres), problèmes que la conférencière aborde également sous l'angle de la psy-

chanalyse. M. Pompiliu Marcea traite ensuite des Récits de Panaït Istrati du point de vue du théoricien littéraire. En final, M. Pierre Desmarais (Paris) parle (en principe ...) de L'Idée de la mort chez P. Istrati.

Pour clore cette première journée du colloque, les participants sont les hôtes de la direction de l'Université de Nice lors d'une réception en leur honneur. On évoque à nouveau P. Istrati à l'occasion des allocutions émouvantes prononcées par Mme Martineau, Vice-Présidente de l'Université et Doyen de la Faculté des Lettres, M. Mermoz, M. Talex, etc. On rappelle les projets de collaboration entre l'Université de Nice et diverses institutions culturelles de Roumanie, projets en cours de réalisation ou bien concernant une plus vaste et plus fructueuse activité future.

La troisième et dernière séance de travail est présidée par Mme Roméo, adjoint du Maire de Nice pour les Affaires Culturelles, qui, au nom de la Municipalité, souhaite la bienvenue aux participants à ce colloque tout en évoquant avec beaucoup de finesse l'écrivain Panaït Istrati, toujours vivant dans l'esprit et l'âme des habitants de la ville. Suit la

communication de M. Alexandru Talex sur L'Amitié Panaït Istrati — Romain Rolland et la vaste correspondance des deux écrivains (plus de 300 lettres). Cette correspondance n'est pas encore publiée intégralement mais, à en juger d'après le stade des négociations en cours entre les représentants des autorités roumaines et l'éditeur français Albin Michel, il est permis de penser que ce projet, déjà ancien, pourrait se réaliser dans le courant de l'année prochaine. Les deux dernières communications sont présentées par M. Jean Hormiète (Marseille); Panaït Istrati et Jack Kerouac — minutieuse et intéressante étude comparative entre l'écrivain franco-roumain et l'écrivain américain — et Mme Gabriela Maria Pinteau-Donnares (Paris); Panaït Istrati et la Méditerranée

(comme espace d'une certaine spiritualité) telle que celle-ci a été perçue par P. Istrati et Albert Camus.

A partir de ces communications, la plupart des participants au récent Colloque « Panaït Istrati » de Nice, se sont engagés dans de nombreuses discussions au cours desquelles, il faut le préciser, on a peut-être davantage parlé de « l'homme Panaït Istrati », ou de Panaït Istrati — homme politique, que de Panaït Istrati — écrivain, selon la remarque de M. le Prof. Daspre, secrétaire du colloque. C'était sans doute inévitable, pour deux raisons;

a) — ce premier Colloque (le premier d'une série de rencontres que l'« Association des Amis de P. Istrati » se propose d'organiser périodiquement, et nous ne pouvons que l'en féliciter) n'avait pas de thème précis.

b) — la participation à ce colloque des universitaires français du « domaine roumain » a été réduite (et nous ne pouvons que le regretter); ce qui explique peut-être qu'Istrati-écrivain a été étudié bien moins que ne le souhaitaient certains participants.

Mais, comme l'a précisé le prof. Al. Oprea dans son mot de clôture, le moment est venu pour qu'aussi bien l'homme P. Istrati que l'œuvre qu'il a si heureusement créée, soient étudiés à fond. La diversité des points de vue exprimés (ayant tous cependant un dénominateur commun, à savoir; l'admiration, l'amour, voire la passion que chacun nourrit pour l'œuvre de l'écrivain), prouve que l'intérêt contemporain pour Istrati est toujours intense. Ce colloque a apporté, sans aucun doute, de remarquables contribu-

tions en vue d'une meilleure connaissance de Panaït Istrati.

Toutefois, ce qui demeure pour la postérité c'est l'œuvre de ce grand écrivain, avec sa profonde signification humaniste. C'est sur cette œuvre que devront se pencher dorénavant tous ceux qui aiment Istrati (et ceux-là sont nombreux), qu'ils soient universitaires ou non.

Ceux qui se demandent encore, à notre époque, si Panaït Istrati appartient à la littérature française ou à la littérature roumaine, s'embarrassent d'un faux dilemme. Panaït Istrati appartient aux deux littératures, aux deux cultures; dans ce sens, son œuvre est la preuve et le symbole évidents de l'existence d'une telle synthèse culturelle. Elle est, dans le domaine littéraire, l'un des liens franco-roumains les plus solides et durables.

Terminant de la sorte son discours, le prof. Alexandru Oprea a exprimé la conviction de tous ceux qui évoluent, professionnellement et autrement, dans l'espace culturel franco-roumain qui, à son tour, s'inscrit dans la sphère de la culture universelle. On n'aurait pas pu tirer une meilleure conclusion des travaux du Colloque « Panaït Istrati » de Nice.

En marge de ce colloque, le Musée de la Littérature Roumaine de Bucarest a présenté une exposition P. Istrati particulièrement intéressante; documents, pho-

tos, premières éditions, traductions, etc. Tout ce matériel documentaire a été ensuite offert à l'« Association des Amis de P. Istrati » qui le présentera par la suite dans plusieurs villes de France.

Toujours à l'occasion du colloque a également été inauguré le « Fond Panaït Istrati » (constitué par les animateurs de l'Association) et qui fonctionnera dorénavant auprès de la Bibliothèque Universitaire — Section Lettres — de Nice. De la sorte, un second « Centre de Documentation P. Istrati » est créé en France (le premier étant celui de Paris, 7, avenue Franco-Russe, Paris 7<sup>ème</sup>).

A la fin de ces fructueuses « Journées Panaït Istrati », leur initiateur, le président de « l'Association des Amis de P. Istrati », Marcel Mermoz, présente aux participants toute une série de réalisations et de projets d'avenir, que nous résumons ici;

— récemment, la maison d'édition Gallimard a réédité 4 volumes P. Istrati comprenant 18 de ses œuvres les plus connues;

— au cours de l'année 1977, à l'initiative des Services de la Monnaie, une médaille de bronze « Panaït Istrati » a été frappée, signée par le peintre-graveur Anastase. Sur le fond de cette médaille sont gravés deux noms; « Roumanie » et « France », les deux patries de l'écrivain;

— une plaque commémorative offerte par la Roumanie sera prochainement apposée à Paris sur la maison où a habité Istrati;

— les textes des communications présentées à Nice seront publiés par l'Association dans plusieurs numéros successifs de ses Cahiers, qu'elle édite trimestriellement;

— un des futurs numéros de la revue Entretiens sera entièrement consacré à Panaït Istrati (numéro special);

— une négociation est en cours en vue d'une éventuelle publication partielle de l'œuvre d'Istrati dans une collection financièrement accessible au grand public, comme par exemple la collection 10/18. Autant de preuves que Panaït Istrati n'a pas cessé d'être actuel.

C'est sans doute le moment de remercier l'infatigable Marcel Mermoz et son équipe pour leur fructueuse activité au service de leur grand ami Istrati.

Cette première manifestation internationale Panaït Istrati est de bon augure. Espérons qu'elle sera suivie d'autres, nombreuses, qui permettraient une délimitation plus rigoureuse (nécessaire aussi) du thème abordé à chaque fois. N'oublions pas, en effet, que l'année 1984 marquera le centenaire de la naissance de ce grand écrivain franco-roumain connu et aimé dans le monde entier.

ILINCA BARTHOUIL-IONESCO  
(Centre Universitaire d'Avignon)

## POUVONS-NOUS CROIRE A LEUR BONNE FOI ?



Certains de nos amis, admirateurs de Henri Barbusse, Jean-Richard Bloch, Francis Jourdain, plaident la bonne foi pour ces écrivains. Ils ont calomnié, insulté, Panaït Istrati, en connaissance de cause. Ils l'ont traité sans preuves, ignominieusement d'antisémite, d'agent de la garde de fer, agent de la Sigourantza dans des articles de "Monde" entre 1933 et 1935.

Or, en Mai 1933, Panaït Istrati, dédicait les exemplaires de ses œuvres. Il fut pris à partie par des membres de la garde de fer. En Roumanie, toute la presse du centre et de la droite, traitait à l'époque Istrati de "communiste". Elle a fait écho, largement de cet incident. Si nos "bonnes consciences" françaises pouvaient ignorer de bonne foi, cet incident largement relaté par la presse Roumaine de l'époque, ils ne pouvaient ignorer, l'écho qu'en avait donné la presse en Europe les 29 et 30 Mai 1933.

reproduction des dépêches 40

Panaït Istrati attaqué par des antisémites 29/5/33 Paris - Seine  
L'écrivain Panaït Istrati, d'origine Israélite, a été attaqué à Bucarest par des étudiants antisémites alors qu'il dédicait des exemplaires de ses œuvres dans une librairie. Istrati dut son salut à l'intervention énergique du romancier Petresco.

### L'ACITATION ANTIJUIVE EN ROUMANIE

#### L'écrivain Panaït Istrati molesté par les étudiants

Bucarest, 28 Mai. — L'écrivain roumain Panaït Istrati, d'origine israélite, a été attaqué ce soir, tandis qu'il dédicait des exemplaires de ses œuvres dans une grande librairie de Bucarest, par un groupe d'étudiants affiliés au parti antisémite de la Garde de Fer.

L'écrivain qui était accompagné de sa femme a réussi à échapper à ses agresseurs, grâce à une intervention du romancier Petresco dont l'attitude énergique a fait reculer les agresseurs et a permis à M. Panaït Istrati de se réfugier sous la protection de la police.

Cette agression a produit une vive émotion à Bucarest.

"Petit Journal" 29 mai 1933



## A ALEXANDRIE DANS LES PAS D'ISTRATI

Nombreux sont nos amis qui recherchent les témoignages, les traces qu'Istrati a laissé à travers le monde. Nous ne serons jamais assez pour cette vaste quête. C'est très difficile après plus d'un demi-siècle. Le moindre renseignement nous est précieux. Et que dire des lettres, coupures de presse, photos des années 1910-1935 ?

Plus nous multiplions les publications, conférences, expositions, plus nous prenons contact avec des personnes pouvant nous faire découvrir quelque chose.

Notre ami Hubert Royet de Cognoy (Suisse), passionné d'Istrati, essaie de retrouver les lieux, les traces des séjours de Panaït Istrati, dans ce pays qu'il a parcouru, en vagabond avec Mikhaïl pendant de longues années.

Hubert Royet sera présent à notre colloque. Ses recherches en cours ne lui permettront pas de présenter la communication que nous attendions de lui. Il nous adresse ces quelques lignes qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

M.Mermoz.

*C'est chez Stavras, le bouquiniste grec de la rue Sidi-Metwalli, que j'ai trouvé Le Pêcheur d'Éponges, et après l'avoir lu, j'ai cherché à savoir, en marchant et en demandant, en serinant mes proches et mes connaissances, en interrogeant portiers et passants, où se trouvaient exactement autrefois, d'une part le Club oriental de l'«éblouissante» place Mohamed-Ali —elle a bien cessé d'éblouir depuis— et d'autre part l'Hôtel Saint-Georges et le Grand Café Grèce (sic), de la rue Hammamil. Dans le dernier de ces établissements, Panaït et son ami Mikhaïl, presque sans une piastre vaillant, s'offraient des cafés et des narguilés ; dans l'avant-dernier ils tentaient, parfois avec succès, l'hôtel «n'ayant que fort peu de punaises», de dormir.*

*Après avoir questionné peut-être cinq personnes qui prétendaient savoir, et obtenu autant de réponses aussi catégoriques que fausses, je suis presque certain aujourd'hui que le Club oriental, où l'oncle de Panaït, oncle dont il avait oublié l'existence, oncle qui se trouva être l'un des hommes les plus riches de la ville, lui remit parmi l'or et la pourpre un rouleau de livres sterling en lui promettant un bureau de tabac à condition qu'il trahirait son ami Mikhaïl, occupait l'actuel bâtiment du Greffe du Tribunal. Quant à la rue Hammamil, elle s'appelle aujourd'hui rue El Sayed Ibrahim Gouda, et si je n'y ai retrouvé trace ni du Grand Café Grèce ni de l'Hôtel Saint-Georges, ce n'est pas faute d'avoir été entouré de groupes nombreux, obligeants, polyglottes et entièrement ignorants de toute chose un peu ancienne concernant leur quartier. Mais outre que les Alexandrins sont à peu près tous amnésiques (impossible de rien savoir de précis sur des événements à peine vieux de vingt ans), il va de soi que les établissements auxquels je m'intéressais ne devaient être à l'époque ni connus ni désignés par les Égyptiens par ces appellations étrangères, imprononçables pour eux. Tout ce que je souhaite c'est que l'Hôtel Saint-Georges fût le numéro 2 de la rue, ancien hôtel m'a-t-on affirmé, en pisé et faisant saillie, et dont la porte est surmontée d'une bizarre tête de lion en bois sculpté tenant dans sa gueule un bras humain. Quant au Grand Café Grèce, il ressemblait sans doute au Grand Café de Memphis, sis rue Sidi-Metwalli, un peu avant Stavras, et à la terrasse duquel, si l'on ne passe pas trop vite, on distingue bien en effet un grand nombre de Grecs, hommes uniquement, vieux uniquement, misérables tous, et qui eux sauraient peut-être tout cela.*

*La rue Anastase où Moussa, dans Méditerranée, trouva logée sa fille Sarah, est dans ce même quartier.*

Hubert ROYET.



(Cliché Lucien Sadik)



Le N° 2 de la rue El Sayed Ibrahim Gouda, anciennement rue Hammamil,  
à Alexandrie. Les gens du quartier prétendent que cette tête  
protège contre le « mauvais œil » !



## DÉCOUVERTE D'UN RÉFRACTAIRE

Un ami m'a passé un jour quelques volumes, dont les titres seuls évoquaient d'autres horizons : «Kyra Kyralina», «Les Chardons du Baragan», «Oncle Anghel» et deux ou trois autres.

Je n'avais encore rien lu de tel. Là, il me semble que l'auteur est présent, presque physiquement, et conte avec chaleur, avec simplicité et poésie, des histoires qui transportent comme par un charme vers des pays lointains, dans des vies humaines où rien n'est anodin ou ordinaire.

Villes et paysages évoqués, consonnances parfois exotiques font rêver. Cependant chaque mot sonne juste, chaque moment du récit touche par son accent de vérité profonde, par son universalité, et fait appel en même temps à la sensibilité et à la connaissance, à l'émotion et à la lucidité.

Les personnages s'inscrivent dans un milieu social défini que l'on sent bien connu de l'auteur. Mais loin des stéréotypes si fréquents chez les écrivains qui se veulent «témoins du peuple», les acteurs des récits de Panaït Istrati possèdent leur individualité, leur histoire, leurs ombres et leurs lumières, avec une densité qui les rend parfaitement crédibles. Et les réflexions sur les hommes, sur la société, sur la lutte et la révolte, pourraient enrichir bien des essais politiques et philosophiques, et rappeler ainsi que la pensée, que l'idée ne devrait pas être dissociée de la vie.

Le point commun de tous ces personnages est sans doute leur originalité, parfois leur rupture franche, par rapport à un milieu familial, social, dont ils ont un jour compris l'injustice ou l'absurdité. A un degré quelconque, tous sont en marge, vagabonds, haïdoucs, êtres rejetés, tous souffrent et se débattent, tous refusent la voie déjà tracée sous la pression collective.

Panaït Istrati dit à travers eux le goût, la passion et le prix de la liberté, pour laquelle il faut affronter non seulement l'adversaire déclaré, l'opresseur au pouvoir, mais aussi ses proches, sa famille, ses amis, qui veulent votre «bien» malgré vous, et votre retour au bercail, dans la médiocrité et le conformisme.

Passionnée par cette découverte, j'ai voulu en connaître davantage et j'ai appris ainsi combien la vie et l'œuvre de Panaït étaient liées, comment il exprimait tout à la fois son expérience vécue, ses idées, ses réflexions, ses révoltes.

A notre époque de scolarité obligatoire, si souvent ressentie comme morne et inutile, il est frappant de voir Panaït Istrati, autodidacte presque total, apprendre seul, enfant, sans se laisser décourager par la misère, le travail, et par la brutalité ou l'incompréhension des adultes. Il joint aux acquisitions classiques une extraordinaire connaissance des hommes, des pays, des milieux, des langues, des cultures.



Reconnu comme écrivain, il sort enfin d'une pauvreté permanente, souvent même misère véritable, et reste identique à lui-même, continuant à partager autour de lui ce qu'il gagne.

Pas davantage que l'argent, la célébrité ne parvient à le faire entrer dans le système, et se soumettre aux normes.

Ce sympathisant actif du socialisme, ce militant du syndicalisme révolutionnaire, ce défenseur inné des opprimés, invité en URSS en 1927, cherche à voir, à connaître, à comprendre. Témoin épris de vérité et de lucidité, il refuse de taire le constat douloureux d'une réalité qui trahit les projets de la Révolution de 1917. «Vers l'autre Flamme» frappe par la justesse de l'analyse sociale faite dix ans seulement après l'explosion révolutionnaire, et qui annonce l'évolution ultérieure.

Dans le contexte des années trente, oser affirmer que, de «gauche» ou de «droite», bolchevique ou fasciste, toutes les dictatures étaient également inhumaines, demandait une liberté de pensée et un courage hors du commun. Déjà haï des conservateurs, Panaït Istrati rompait ainsi avec toute la gauche qui préférait le confort des vérités de parti ou de doctrine.

Aujourd'hui particulièrement, Panaït Istrati semble répondre aux préoccupations de ceux qu'inquiète une société de plus en plus codifiée, normalisée, aseptisée.

D'abord parce qu'il conte des départs, des aventures, des découvertes, des rencontres marquées par le goût de la liberté, la recherche du risque et de l'amitié authentique.

Ensuite parce qu'il fait ressentir profondément toute la valeur de l'individu — et de l'individualisme.

Face aux pouvoirs croissants, dans des régimes politiques différents ou antagonistes, de l'Administration, de l'Armée, de l'État, exerçant un contrôle toujours plus étroit des activités physiques et mentales de chaque personne, face aux conditionnements, aux fichages, aux violences collectives, aux terrorismes des idéologies et des slogans, l'œuvre et la vie de Panaït Istrati rappellent qu'il est possible de lutter et de refuser. Chacun peut vivre son «haïdoucie», c'est-à-dire mener son propre combat contre les injustices, les violences, les conformismes, les hypocrisies, les prisons physiques et intellectuelles, selon son expérience propre, ses moyens, sa personnalité.

Pas de règle universelle, pas de précepte absolu, pas de guide ou de sauveur pour «L'Homme qui n'adhère à rien».

Ceux qui cherchent, au-delà des solutions politiques des partis et des idéologies, un plus grand épanouissement de chaque être dans une société moins oppressive et moins réglementée, ceux qui ressentent une méfiance croissante devant toute institution et tout conditionnement, ceux qui refusent de se laisser couler dans un moule tout en se sentant solidaire des autres, tous peuvent apprécier cette formulation :

«Je ne crois plus à aucune idée, à aucun parti, à aucun homme, cette attitude absolue ne signifie pas que je ne crois plus à une amélioration de l'existence humaine».

Sylvie KNOERR

**TABLE DES MATIERES**  
Les «Cahiers des Amis de Panaït Istrati»  
PARUS en 1979

- I. — Manuscrit inédit de Panaït Istrati**  
— Une rencontre (introduction : Alexandre Talex), no 14, pp. 5-13.
- II. — Pages oubliées de Panaït Istrati**  
— Panaït Istrati sur «Émile Zola et la nouvelle génération», no 14, p. 25.  
— Lette ouverte à Henri Barbusse, no 15, p. 15.  
— Les Arts et l'Humanité d'aujourd'hui (introduction : Alexandre Talex), no 15, pp. 17-27 ; no 16, pp. 11-22.
- III. — Hommage à Panaït Istrati**  
— Joseph Kessel : C'était en 1924, no 13, pp. 12-13.  
— Roger Grenier : Pourquoi «Cosma» ?, no 13, pp. 13-14.  
— Henri Colpi : Histoire d'un film, no 13, pp. 14-15.  
— Georges Godebert : «Il n'y a pas de gloire, si on a le cœur sec !», no 13, pp. 15-16.  
— Frédérique Lefèvre : Panaït, Panaïtaki, no 13, p.16.  
— Pierre Boujut : Amour à Panaït, poème, no 14, p. 4.  
— Raoul Pérol : Panaït Istrati, poème, no 14, p. 26.
- IV. — Études**  
— David Seidmann : Isaac Horovitz contre les détracteurs de Panaït Istrati, no 13, pp. 17-18.  
— Paul Rivas : L'œuvre de Panaït Istrati en Amérique Latine, no 13, pp. 21-23.  
— Renaud de Jouvenel : A propos de Panaït Istrati, no 14, p. 27.  
— Alexandre Talex : Chronologie de la vie de Panaït Istrati, no 15, pp. 5-14 ; la postérité de Panaït Istrati, no 16, pp. 3-10.  
— Christian Golfetto : La Maison Thüringer, (notes de lecture), no 15, pp. 32-35.
- V. — Le Colloque International de Nice**  
— Odette Collongert : L'étoile fantasmagorique de Panaït Istrati brille de nouveau, no 13, pp. 3-11.  
— Le retentissement de notre colloque, dans la patrie de Panaït, no 14, p. 18.  
— Pompiliu Marcea : Colloque International (lettre de Nice), no 14, pp. 19-21.  
— 2ème Colloque International Panaït Istrati, no 16, p. 28.
- VI. — Évocations**  
— Marcel Mermoz : Retour à Braïla, no 15, pp. 3-4 ; 24, rue du Colisée, no 16, pp. 23-26.
- VII — Témoignage de ceux qui l'ont connu**  
— Quand Julian Gorkin se rappelle de Panaït, no 13, pp. 19-20.  
— Monsieur P. Vandame, no 15, p. 43.
- VIII Nos amis qui disparaissent**  
— Alexandre Talex : S. Safir Lichpevsky, no 13, pp. 25-26.  
— Marcel Mermoz : Joseph Kessel, no 15, pp. 29-31 ; Le souvenir de Jean Guéhenno, no 15, pp. 10-11 (photo).  
— Gilles Mermoz : Sarah n'est plus, no 15, p. 29.
- IX— DIVERS**  
— Table des matières des «Cahiers des Amis de Panaït Istrati», parus en 1978, no 13, pp. 25-26.  
— Marcel Mermoz : L'exposition itinérante Panaït Istrati «Pour avoir aimé la terre», no 14, pp. 14-17.  
— Neuf jours après sa mort, la réaction s'acharne sur Istrati, (Échos dans la presse roumaine), no 15, p. 36.  
— Stefan Fodulu : Avec Istrati au restaurant Bezanoff, no 14, p. 28.  
— Échos, no 14, pp. 29-30 ; no 15, pp. 37-38 ; no 16, pp. 29-30.
- X — Photos**  
— Panaït Istrati (no 15, p. 16) ; le magasin de Georges Ionesco à Paris (no 15, p. 27) ; la médaille Panaït Istrati (no 15, p. 31).

# œuvres de

## PANAIT ISTRATI

### I

#### \* KYRA KYRALINA.

*Préface de Romain Rolland.*

- I. *Stavro.*
- II. *Kyra Kyralina.*
- III. *Dragomir.*

#### \* ONCLE ANGHEL.

- I. *Oncle Anghel.*
- II. *Mort de l'oncle Anghel.*
- III. *Cosma.*

#### \* PRÉSENTATION DES HAÏDOUC'S.

*La retraite du Vallon obscur.*

*Récit de Floarea Codrilor.*

*Élie le sage.*

*Récit d'Élie le sage.*

*Spilca le moine.*

*Récit de Spilca le moine.*

*Movila le vataf.*

*Récit de Movila le vataf.*

*Jérémie, le fils de la forêt.*

*Récit de Jérémie.*

*Un haïdouc.*

*Réplique du haïdouc.*

#### \* DOMNITZA DE SNAGOV.

*Vers Snagov.*

*A Snagov.*

*Après Snagov.*

### II

#### \* CODINE.

*Une nuit dans les marais.*

*Codine.*

*Kir Nicolas.*

#### \* MIKHAIL.

#### \* MES DÉPARTS.

*La taverne de Kir Léonida.*

*Capitaine Mavromati.*

*Direttissimo.*

#### \* LE PÊCHEUR D'ÉPONGES.

*Avertissement de l'auteur.*

*Le pêcheur d'éponges.*

*Bakâr.*

*Entre l'amitié et un bureau de tabac.*

*Immortalité.*

*Sotir.*

*Préface de Joseph Kessel.*

### III

*Préface à Adrien Zograffi*

#### \* LA MAISON THÜRINGE

#### \* LE BUREAU DE PLACEMENT

#### \* MÉDITERRANÉE (*Lever du soleil*)

- I. *Moussa*
- II. *Sarah et ses... bars*
- III. *Joies et misères « égyptiennes »*
- IV. *En Syrie : Solomon Klein*

#### \* MÉDITERRANÉE (*Coucher du soleil*)

- I. MOUSSA. *Une soirée théâtrale*
- II. *Qui est l'auteur d'« Hamlet » ?*
- III. *Moines du Mont-Athos*
- IV. *Les passions du Lac-Salé*
- V. *Mort de Mikhaïl*
- VI. *L'appel de l'Occident*

### IV

#### \* LES CHARDONS DU BARAGAN.

#### \* TSATSA-MINNKA.

*L'Embouchure.*  
*La disparition du noaten.*  
*La faute de Tsatsa-Minnka.*  
*A Japsha Rouge.*  
*Sima et son bien-être.*  
*Barbatt à sa mesure.*  
*L'inondation.*  
*La vengeance de Sima.*  
*La retraite des eaux.*  
*« Milostivul satului »*  
*Décomposition.*  
*Redressement.*

#### \* NERRANTSOULA.

*Avertissement.*  
*Présentation.*  
*Première partie.*  
*Deuxième partie.*  
*Troisième partie.*

#### \* LA FAMILLE PERLMUTTER.

*Les vieux Perlmutter.*  

- I. *Isaac Perlmutter.*
- II. *Schimke Perlmutter.*
- III. *Esther Perlmutter.*

#### \* POUR AVOIR AIMÉ LA TERRE.

*Pour avoir aimé la terre.*  
*Confiance.*

Gallimard



# VERS L'AUTRE FLAMME

APRÈS SEIZE MOIS  
DANS L'U.R.S.S.  
1927-1928

(Confessions pour les vaincus)

PAR

PANAÏT ISTRATI

Introduction de Marcel Mermoz

1018

Panaït Istrati

## Vers l'autre flamme



# à lire bientôt

AVANT-PROPOS  
à la réédition hors commerce de  
« Vers l'autre flamme »  
publiée en 1977 par la  
Fondation Panaït Istrati

Voici enfin, cette réédition tant attendue de cet ouvrage qui valu tant d'insultes, d'outrages, de calomnies à son auteur.

Nous avons repris le texte Rieder de 1929, vingt-sept éditions, ce qui excuse, en partie, la mauvaise reproduction typographique.

La petite équipe de Valence, qui a commencé cette folle entreprise n'avait que son enthousiasme pour pallier à son inexpérience en matière d'impression. Ce travail bénévole a duré plus d'une année. Que de problèmes il nous a fallu régler! Cette édition à tirage réduit, hors commerce, aura permis à un éditeur renommé d'envisager, enfin, un tirage à dix mille exemplaires. « Aide-toi, le ciel t'aidera! » / dit un commun proverbe.

Cette première réédition (depuis 1929) était donc nécessaire et elle vient à son heure. En la mettant sous les yeux du lecteur, ce dernier pourra apprécier dans quelle mesure, Panaït Istrati avait vu juste et, aujourd'hui, ce seul document de l'époque, confond ses calomniateurs. Istrati avait vu clair!

Afin de situer « Confession », nous l'avons enrichi d'un copieux « Complément ».

L'ouvrage est composé de deux parties distinctes :  
Une première partie comprend une introduction de

Marcel Mermoz mettant souvent en parallèle le récit du voyage par Panaït et la relation qu'en avait donné Eléni Samios (Eléni Kazantzaki). Ensuite un « itinéraire du voyage en U.r.s.s. », dû à Alexandre Talex. Nous donnons ensuite le texte même tel qu'Istrati l'avait donné à Rieder en 1929.

Dans une deuxième partie, nous avons exhumé des documents de l'époque ayant trait au voyage : interview de Panaït Istrati au Monde et aux Nouvelles littéraires, témoignages de contemporains et seize lettres (ou extraits) de Panaït Istrati à Romain Rolland, Nikos Kazantzaki, Ernst Bendz, de Jong, Frédéric Lefèvre. Enfin une bibliographie complète (à ce jour) du voyage, dû à l'ami Alexandre Talex. Enfin une table des matières détaillée complète le volume.

Nous remercions tous ceux qui ont participé à ce long travail : M. et M<sup>me</sup> Maillard, Denis et Claude Rigal, Christian Golfetto, Alexandre Talex, sans oublier M<sup>me</sup> Romain Rolland, M<sup>me</sup> Eléni Kazantzaki, M<sup>me</sup> Monique Jutrin, M<sup>me</sup> Frédérique Lefèvre, Mr. Mels de Jong. Bien sûr, ce livre est offert à notre regretté Jean Stanesco décédé. Ce dernier et fidèle ami de Panaït Istrati nous a aidé, encouragé dans cette téméraire entreprise. Toute sa vie il a combattu pour que justice soit rendue à son ami. Ce livre, qui lui doit beaucoup, n'est qu'une étape pour continuer ce combat.

M. MERMOZ  
1977

# Les Amis de PANAIT ISTRATI

(Association 1901 sans but lucratif)

**Buts :** L'association des "Amis de Panaït Istrati", créée en 1969 par Edouard Raydon, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'association facilitera aux chercheurs, aux étudiants les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un "Centre de documentation Panaït Istrati" tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le "Centre de documentation Panaït Istrati" se trouve à la bibliothèque du Collège Coopératif, 7, avenue Franco-Russe, Paris (75007). Un 2<sup>e</sup> Centre de documentation est prévu à l'Université de Nice.



## AVIS TRÈS IMPORTANT

Cette publication est entièrement indépendante. Elle n'appartient à aucune secte, à aucun parti : elle ne sert aucun dogme.

Elle groupe le pensaire de gens très différents mais poursuivant le même but.

Tous les travaux que nécessitent la rédaction, la publication de cette revue sont exécutés bénévolement sans autre rémunération que la seule satisfaction de la besogne accomplie.

La Revue n'est pas une entreprise commerciale : elle ne vit que par le dévouement de ceux qui collaborent à sa rédaction. Aucun n'est rétribué et elle ne groupe que des hommes désintéressés.

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

A L'ANNEE : 4 NUMEROS : 35<sup>fr</sup>  
TRIMESTRIEL

Tous les abonnements partent du mois de janvier, et ne sont valables que jusqu'à la fin de l'année.

Les personnes qui s'abonnent en cours d'année reçoivent LE ou LES numéros précédents.

Le montant de l'abonnement est indicatif du chiffre minimum pour couvrir les frais de publication de la revue.

CHACUN PEUT, S'IL LE DESIRE, augmenter ce chiffre, en participant à la SOUSCRIPTION PERMANENTE.

### BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM

PRÉNOM

PROFESSION

ADRESSE

virement postal ou chèque bancaire 45 La Source 30122 94

## COMITÉ D'HONNEUR

Président Joseph KESSEL, de l'Académie Française  
Mmes Margarete ISTRATI, veuve de l'écrivain, Bucarest  
Monique JUTRIN-KLENER, chargée de cours à l'Université de Tel-Aviv.  
Eléna KARANTZAKI, écrivain, Genève.  
Gabriela PINTEA-DONNARES, écrivain  
Frédérique LEFEVRE Traductrice

Docteur AL OPREA, écrivain, directeur de la revue «MANUCRIP-TUM» - Bucarest.

Marcel BARBU, fondateur des «Communautés de Travail»

Bénigno CACERES, Président de «Peuple et Culture»

Henri COLPI, cinéaste, metteur en scène du film Codine.

Henri DESROCHES, professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes.

M.A. DE JONG, Journaliste.

Jean-Marie DOMENACH, écrivain.

Georges FRIEDMANN, sociologue, professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes.

Georges GODEBERT, producteur d'émission à «France-Culture»

Roger GRENIER Directeur littéraire des Éditions Gallimard

Julian GORKIN, écrivain

Jean GUEHENNO, de l'Académie Française

Jean GUENOT, professeur à l'Université Charles V

Léo HAMON, professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne

Michel HAMELET, journaliste

Armand LANOUX, de l'Académie Goncourt

Edgar MORIN, sociologue

Adamantios D. PAPADIMAS, écrivain, directeur du «Bulletin Littéraire» - Athènes (Grèce)

Yves REGIS, président des Coopératives Ouvrières de Production

Jean STANESCO, co-fondateur des «Amis de Panaït Istrati»

Alexandre TALEX, journaliste, Bucarest

Henri THOMAS Écrivain, Directeur de la revue «Obsidiane»

VERCORS Écrivain

## Comité d'Action

Marcel MERMOZ

Henri COURBIS, secrétaire

Pierre ACCARD, trésorier

Henri NALLET

Marguerite ANDRÉ

- Hélène GUILLERMOND

Louis RABEIL

TROUVERIE -

Annie CYNGISER

## Membres Correspondants

Mmes Maria COLGALNICEANU, Professeur - Roumanie  
JUTRIN KLENER, Professeur - Israël  
Cornélie TOMESCU, Professeur - Roumanie  
Mogha WASSEF, Archéologue - Egypte  
M. Alexandre TALEX, Journaliste - Roumanie

Directeur de publication: Marcel MERMOZ - Cité Horlogère - 42, rue du Dr-Santy 28000 VALENCE - Tél. 43.29.92

Imprimé par : LES AMIS DE PANAIT ISTRATI - 42, rue du Dr-Santy 28000 VALENCE - Tél. 43.29.92

Commission Paritaire ; N° 584b4